

Ces recettes, cet « art nouveau » doit-on y voir simplement des réponses dérisoires et parfois absurdes opposées à une société que l'on juge absurde elle-même et parfois mal-faisante, ou sont-ils les signes plus graves, les symptômes d'un mal plus profond ? Le fait qu'un journal même s'il est peu lu, ouvre une rubrique comme celle-là et recueille de telles confidences comment faut-il l'entendre ? Peut-on se contenter de hausser les épaules et, entre gens posés, raisonnables, intégrés, se dire tout simplement qu'il y a toujours eu des voyous, des marginaux et des révoltés, qu'ils sont peut-être un peu plus nombreux et remuants aujourd'hui qu'en temps normal mais que ce n'est pas très grave ? Doit-on au contraire s'alarmer ? Mais que préconiser, que tenter ?

Cela fait beaucoup de questions. A chacun ses réponses. Ce qu'il faut retenir ce n'est pas qu'un journal relate ces faits. C'est qu'ils existent.

Pierre Viansson-Ponté
(le « vrai art nouveau »,
Le Monde du 26-1-75)



W
N



DENIS GUEDJ
MAURICE RONAI
JOSE VARELA
RICHARD DESHAYES
ERIC LANDAL
RACKAM
IM.MEDIA
LES IMPRIMEURS LIBRES
GILLES
JEAN-PIERRE DUVIVIER
T.S.F.
LE DERNIER TERRAIN VAGUE
GASPAR
LIBERATION
MARC WALTHER
THIERRY MARIGNAC
GILLES MILLET
LARRY ET COQUILLETTE
N'ONT RIEN A VOIR
AVEC TOUTES CES SALOPERIES



LES DOSSIERS JULES VAN

Qui est-il ? D'où vient-il ? Jules Van le saboteur Exclusif

Le récit exclusif de la naissance de Jules

Pendant un an ce douteux personnage, anonyme, animé du plus mauvais esprit publie dans le quotidien Libération une chronique régulière où il n'est question que de vol à la tire, de sabotages et de désordre. Chaque semaine, sous le titre provocateur de VRAI ART NOUVEAU (VAN) ce ne sont que récits de fauche, malversations, jeux désordonnés avec appel aux lecteurs à participer. Ce qu'ils s'empressent de faire. Un, puis dix, puis cinquante Jules VAN envoient pendant toute l'année 75 divers aperçus de leurs « œuvres » : la façon dont ils trafiquent leur compteur EDF pillent les grandes surfaces, détériorent ou détournent leur outil de travail... Ceci, sans honte aucune et avec l'arrogance d'artistes présentant leurs meilleures toiles.

Une vaste galerie dite d'art nouveau se constitue ainsi au fil des semaines où sont exposés les plus jolis « coups » reçus – entendez les plus pendables – et mille autres jeux inventés par Jules et ses lecteurs pour, ricanent-ils, « vivre plus intensément ».

Comment des individus sains d'esprit et de corps ont-ils pu concevoir une si horrible créature, un art si pervers, c'est ce que notre journal vous présente aujourd'hui en exclusivité.

Le 5 janvier 1975, deux équivoques personnages, Jules et Julos, complotent dans un vieux bistrot parisien. Ils broutent ferme la mousse

épaisse de leurs bières, fument de noirs cigares puants et l'on entend parfois s'élever leur rire sardonique et des bribes empoisonnées de leur conversation.

–Je m'ennuie ferme dans ce journal, dit Julos, grand échalas au regard troublé par l'ivresse, c'est le moment ou jamais d'y lancer une ignoble rubrique vantant les vertus du sabotage, les milles et une ruses pour moins travailler, la désobéissance sans civilité, tu vois de quoi j'cause, toi l'artiste.

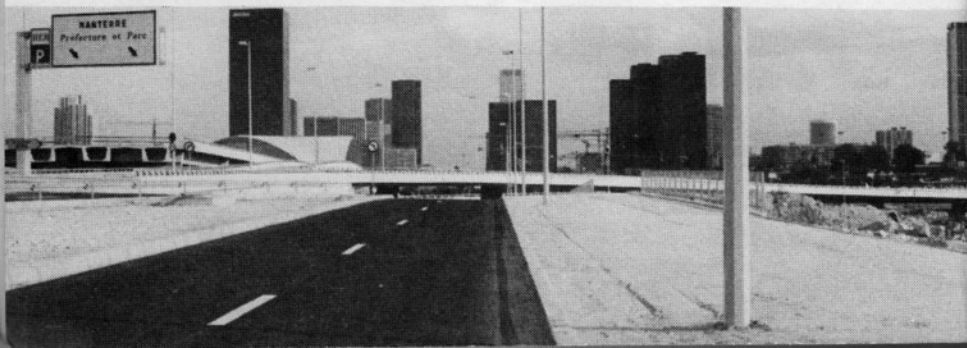
Jules, beau moustachu au fort accent de Marseille, regarda soudain Julos d'un œil allumé, se redressa d'un seul coup et murmura, vibrant d'émotion,

–*Julos, mon poto, milladiou si je vois ! Mais c'est le feu sacré que je vois, écoute, rendez-vous ici, demain, ici, même heure, même troqsif, tu vas voir ce que tu vas voir.*

Et il partit à toute allure. Quelle idée terrible venait donc de germer dans sa diabolique cervelle ?

Le lendemain donc, ils se retrouvèrent dans le même café devant quelques pichets de gnoles fortes et suçant parfois d'oblongues cigarettes à l'âtre fumée. Jules était excité comme un joueur de pétanque après un carreau réussi. Il portait un grand carton dont il sortit une grande feuille où était peint, en lettres égyptiennes, VRAI ART NOUVEAU puis un court manifeste signé d'un certain Jules VAN : « *Malversations* ».

–*Voilà, dit Jules, c'est le sabotage comme du grand art, fini la politique Julos, de l'art vivant, des actes de*



génie. Je t'explique. C'est un texte d'appel à des récits de sabotages. De gauche. De malversations. Au sens strict : des détournements. VRAI ART NOUVEAU, tu apprécieras le titre j'espère. Tu publies le tout rapidement, tu signes d'un certain Jules VAN (vrai art nouveau), personnage clandestin, et tu attends les réponses. Tu publies les plus beaux coups la semaine suivante et réitère l'appel, le titre et fait vivre Jules Van. Ça te va ?

—Si ça me va, mais c'est du gâteau Jules chéri, VRAI ART NOUVEAU, c'est un titre génial. Et Jules Van un personnage déjà entré dans l'histoire. J'en vois déjà dix de ces Jules prêts à raconter leurs petites horreurs. Je lance ça lundi dans Libé et adienne que foutra...

Le lundi suivant le manifeste était publié et Jules Van naissait. Il allait vivre un an relancé chaque semaine par les pires lecteurs de *Libération* et la plume alerte de Julos.

Mais qui était Jules alias Julien Blaine alias Viart, un agitateur de la presse parallèle, un cracheur de journaux enflammés, à la fois poète, anar, fasciné par les indiens, son journal *Géranomy* publiait des histoires troublantes de mannequins jetés dans la Seine, des BD fort perverses et des ruses de Sioux.



Julos alias Julos bricolait chaque matin les pages « culture » de *Libération*, il rêvait d'un journal mégaloman, comploteur public, réalisant ses propres coups de presse et lançant des actions. Il était hanté par l'espoir de *Libération* encore jeûnot : être le quotidien d'une subversion quotidienne.

Julos et Julos étaient faits pour s'entendre.

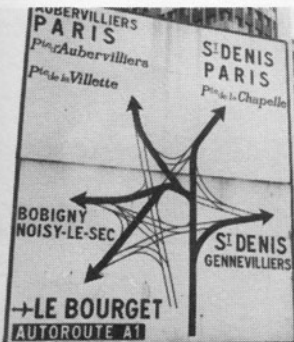
Malversation

Le premier manifeste du Vrai Art Nouveau

Déjà dans de nombreuses boîtes, officines et usines, la « malversation » règne au bénéfice du travailleur ; chaque jour il invente un truc nouveau pour se faire du fric sur le dos du patron, chaque jour, l'inspiration se développe dans la pratique du sabotage d'un boulot dont il ne récolte que les fruits desséchés. Le beau fruit mûri au soleil de son travail permettra au patron de rouler

en Mercedes et d'entretenir sa chasse en Sologne et à l'Etat de transférer ses préfectures et d'entretenir à coup de subventions ses PDG chéris.

Dans les allées vosgiennes du textile, un jeu est à la mode, c'est un concours ouvert chaque semaine et dont la gagnante est celle qui ramène à la maison le plus beau coupon de tissu. Quand on est tout juste payé au SMIG cela s'appelle de la



légitime défense, dans les galeries du bas de la ville de New York de l'art conceptuel.

A la SNCF, il y a des Picasso de la combine : des mecs qui oublient de poinçonner les billets des grands T.E.E. et autres trains de banlieue et qui les revendent au quart ou au huitième du tarif à des chevelus désargentés ; c'est tout bénéf pour les cheminots et drôlement avantageux pour le chevelu qui en a marre des parcours en stop.

Aux PTT aussi, quand ils ne luttent pas plus radicalement, il y a des Renoir de l'esbrouffe : ceux qui envoient *Le Figaro* aux abonnés de *L'Humanité* et vice-versa par simple échange de bande.

Dans les hypers et les supers (marchés), il y a des caissières qui font de l'art collectif avec leurs amis clients et là, c'est duraille ; cela procure des sensations autrement plus sauvages et violentes que les toiles de Goya. Vive le pop art mes sœurs, vive le pop art.



Et dans l'imprimerie, c'est bourré de génies aussi ; il y a ceux qui burinent tel ou tel cylindre pour faire apparaître de grandes trainées sanglantes sur les linges hygiéniques de publicité de *Modes de Paris*.

Il y a les sacs de ciment soi-disant détruits par la pluie et que l'on vend demi-tarif au copain maçon.

Il y a les mauvaises récoltes qui n'ont pas été aussi pourries que cela.

Il y a les coquilles des « mauvais » journalistes qui changent tout le sens d'un article dégueulasse.

Il y a les appels de tel ou tel contingent qui

sortent pièce par pièce de quoi prendre un jour les armes.

Il y a...

Il y a 1 000 trucs...

C'est ça le nouvel art du peuple ; ce peut être ça l'invention populaire, l'art prolétarien en société capitaliste ; un art qui lutte, un art qui empêche un P.D.G. tout poil de gagner plus ; aux S.A., S.A.R.L. et autres saloperies anonymes d'acquiescer encore mieux de la plus-value.

Du cubisme à l'art conceptuel, l'histoire de l'art de ce siècle est aussi chiantie qu'une table de



multiplication parce que l'invention et le génie créatif ne sont plus du côté de ces « écoles » ; les grands visionnaires, les splendides maudits, c'est fini.

L'invention et le génie créatif sont populaires quand l'entreprise roule et que la lutte n'est pas radicale ; l'invention c'est les mille et une façons d'exercer la malversation, les mille et un trucs pour voler le patron, les mille et une manières de se marrer à ses dépens.

On ne va pas nous demander d'exposer ça dans les galeries-rive-gauche ni dans les musées d'art moderne des capitales européennes, mais ce qu'on aimerait dur comme fer, c'est que *Libé* devienne le catalogue des plus beaux coups, le glossaire des combines en or et des détournements les plus spectaculaires soit au niveau du fric rapporté, soit au niveau du coup plus somptueux ou le plus marrant.

Ecrivez-nous anonymement, bien sûr, sans citer le nom de votre boîte, juste son « secteur d'activité ».

Tenez-nous régulièrement au courant.

Ecrivez à Jules VAN (Vrai Art Nouveau) c/o Libération.



L'amende au patron

Une semaine après la publication du premier appel du Vrai Art Nouveau, un jour d'orages et d'éclairs, les pages culture de Libération publient sur une demie page la première réponse d'un malversateur : « l'amende au patron ».

Jules Van vit. Il s'appelle Gégène.

J'ai lu la rubrique « VRAI ART NOUVEAU » dans Libération et je tiens à vous faire connaître mon petit jeu quotidien exercé aux frais de mon patron.

Ex-OS lourdé je me retrouve depuis peu magasinier dans une petite boîte, succursale d'une grande tôle allemande de revêtements de sol. Bref je fais un peu de tout. Je suis coursier, responsable du courrier et à ce titre dispose d'une machine à oblitérer les lettres.

1—Pour moi le courrier est gratuit, vous pensez bien ! J'envoie des pneumatiques aux copains pour les inviter à faire la foire chez moi le soir même.

2—Je fais tourner la machine à vide et c'est le plus marrant. Elle « consomme » c'est-à-dire inscrit un certain prix au passage des lettres, simplement en coïncant un petit bout de papier qui soulève le levier de fonctionnement.

Calculez : à 9,90 F pour dix tours, cela fait 99F les cent tours (environ 3 minutes de fonctionnement), ce qui revient vite assez cher ! Un inconvénient : j'engraisse le ministre des PTT mais que les postiers sachent que je pense à eux. Pendant la dernière grève, mon patron a fait appel à un circuit privé de distribution et j'ai jugé bon d'exercer des représailles...

3—Je m'amuse à coller des amendes au patron selon. L'humeur. Exemple : 80 F foutus par moi en l'air aussi sec — **un abus d'autorité : crac ! 160 F** et ainsi de suite... Remarquez c'est tout de même moins payant que quand je bossais dans le



transport. A l'époque ma boîte était spécialisée dans les envois de bouffes et de fringues. Y' en a des copains qui se sont vêtus et ont bouffé du Royco gratis !

A bas le salariat
Gégène

Bien entendu, cette lettre est aux frais du patron.



Hantises

Un gauchiste nous confie, nous étions possédés.

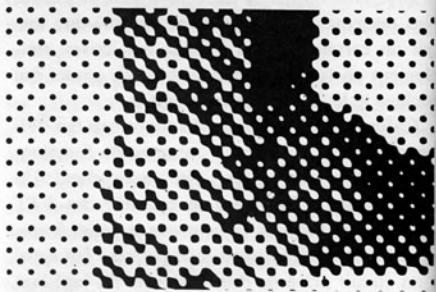
Relire aujourd'hui, quatre ans après, ce premier appel du Vrai Art Nouveau et les vingt et quelques chroniques qui ont suivi est d'un effet saisissant. C'est un peu se voir tels que nous avons été, à *Libération* et ailleurs, des personnes possédées, hantées par la subversion tout crin et le rêve d'un bouleversement rapide des esprits. C'est se replonger dans l'histoire originelle de *Libération*, celle de son manifeste de journal de la contestation, de ses appels aux lecteurs pour le faire vivre, l'histoire d'une presse qui voulait être celle d'un mouvement issu de Mai 68 et qui a vu nombre de ses aspirations tomber (*jusqu'où* est une question pertinente d'aujourd'hui). A cet égard le Vrai Art Nouveau est bien de son époque, daté, bercé de rêves, mais il reste surprenant.

Ainsi il est amusant de voir combien le premier manifeste du VAN cherche à justifier la malversation qu'il appelle de ses vœux et à lui donner la force d'une légitimité. Qu'elle soit morale, politique ou artistique. Pour lui si l'ouvrier fauche ou sabote - détruit - c'est par sentiment de révolte, pure conscience, résistance à l'exploitation. Jamais n'est suggérée l'idée qu'il puisse le faire par méchanceté, jalousie, perversion ou même gratuitement, pour le plaisir. L'ouvrier pour le premier VAN est un puriste libertaire, l'agent d'une révolution morale, l'homme de la juste revanche. Il renoue avec une certaine tradition anarchiste du vol comme « récupération » et du sabotage comme acte de santé individuelle, d'incontrôlable guerrilla. Rien de nouveau ici, si ce n'est que cette tradition - inexplicablement? - a été oubliée.

Voilà donc le VAN très anar, très « appel au peuple » (entendez « aux lecteurs ») mais, phéno-

mène jamais vu, publié en chronique dans un quotidien soucieux de révolution. Le voilà monté en épingle, actualisé et, mieux, encore, relancé régulièrement comme un slogan publicitaire, tremplin d'une réalité jamais publiée.

Une dimension décisive vient s'y ajouter, celle de la malversation comme œuvre d'art. Et c'est là la grande trouvaille, le secret jubilatoire du VAN : ce qui est lourdement, d'un ton grave, condamné par la société - le vol, la casse, le mépris du travail - devient haut fait, artistique activité. Plus l'acte fera preuve de mauvais esprit, plus il sera condamnable et apportera un gain concret (profit, plaisir), plus parfaitement VRAI ART NOUVEAU il sera. Par cette habile transmutation des valeurs modernes (celles de « l'infatigable petit travailleur ») le VAN crée la dynamique d'un



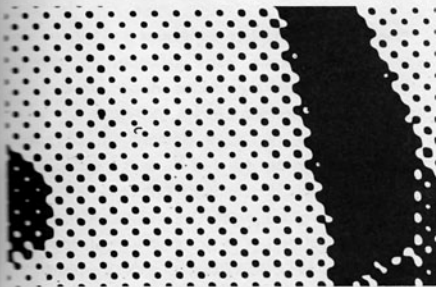
grand jeu de société. Tous les actes même les plus anodins de résistance à l'effort, les coups faits en douce, les discrètes mains-basses sur matériel, prennent dès lors leurs lettres de noblesse. Chacun peut écrire à Jules VAN avec l'arrogance d'être désormais un « Renoir de l'esbrouffe » ou un



« Picasso de la combine ».

Le VAN comme complot public d'« artistes » clandestins

Mais si cette jubilatoire (comme on parle d'ondulatoire) est dans le premier manifeste du VAN, elle est aussitôt ramenée aux hantises de l'époque. Le VAN se présente – encore – comme « le nouvel art du peuple », l'authentique « art prolétarien en société capitaliste ». Ce qui est d'un côté « trucs, coups, marrade, esbrouffe », d'après les termes mêmes du texte devient brutalement mouvement d'un peuple et s'investit d'une dignité historique. L'art des masses, l'art révolutionnaire, en veux-tu? en voilà! « Les grands visionnaires, les splendides maudits, dit le texte, c'est fini », « les avant-gardes made in ghetto culturel bourgeois », c'est fini aussi. Place au peuple! Ce populisme bon teint est cependant sauvé par son humour. Il permet de découpler l'effet gag du VAN en le donnant non seulement comme art, mais comme le seul art vivant d'aujourd'hui. Sonnez trompettes, votre lame de rasoir dans la pointeuse c'est vraiment le Vrai Art Nouveau.

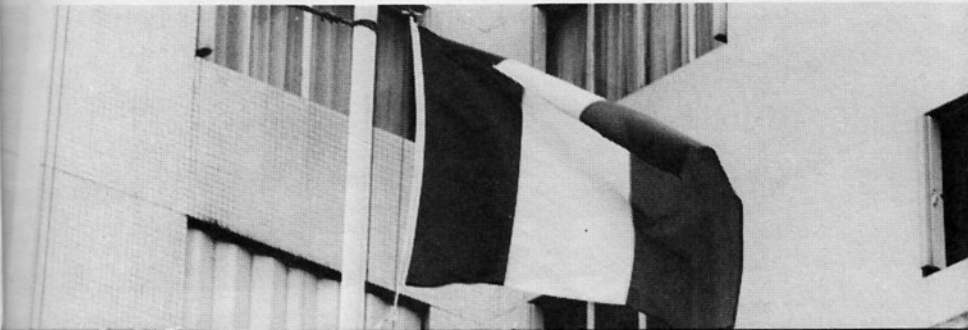


Mais cette hantise du peuple-lecteur referme aussi d'entrée le champ possible du VAN. Tous les actes « exemplaires » que donne le premier manifeste sont le fait des seuls ouvriers sur leurs seuls lieux de travail et prennent un petit côté système D de la combine, profession par profession, bien

Français et étriqué. La malversation pourtant perverse comme elle malverse. Elle obéit à mille motivations qui échappent à coup sûr à l'idée bien-pensante, angélique de l'acte légitime.

Très vite d'ailleurs le document VAN, considéré sur un an de parution, s'élargit et présente aussi bien des « perruques » ouvrières que des bandes de jeunes pillant les grands magasins ou des actes plus dérisoires. Il frôle parfois une petite résistance permise mais s'étend aussi aux joies de la cambrioles, à l'intelligence du voleur. Pressé par les lecteurs et les obsessions des « pages culture » de *Libération*, le VAN s'étend tous azimuts et s'attaque aussi bien à la consommation qu'à l'environnement. Peu à peu sa définition s'élargit et le texte manifeste qui appelle chaque semaine ses lecteurs aux confidences s'efforce d'ouvrir toutes les directions possibles. Il appâte en vrac « autorité bafouée, canulars, malversations, fauche, farces, art de rue, actions urbaines, désordres, sabotages, casses, actions style Dada... » Mais s'il s'étend et s'enrichit, tout ne devient pas Vrai Art Nouveau pour autant. La violence par exemple en est absente. Il exalte surtout la ruse, l'intelligence, le profit immédiat, la qualité d'une situation transformée, le réel devenu fantastique.

Mais ce VAN élargi (infini et défini tout à la fois) n'est plus hanté par l'art du peuple il l'est par le rêve d'une généralisation active de ses coups. Chaque semaine il appelle aux actes et encore aux actes : « Partout sur vos lieux de travail, dans les lycées, dans la rue, face à l'autorité, sabotez, détournez, récupérez et écrivez-nous ! » L'appel au peuple le hante encore, il veut du courrier certes mais surtout un mouvement, des actes plus grandioses, une extension tangible. Le VAN, de *miroir* est devenu foyer d'activités. Des pages du journal, Agence du Crime. Le VAN alors est pris à son propre piège, il invoque à l'action et il voudrait agir. Mais comment ?



Curieusement le VAN agira très peu par lui-même et sa hantise de généralisation restera une hantise. Il faudra que meure l'idée d'un journal de mouvement et que, fatigué, s'arrête le VAN pour que les « *pages culture* » et *Libération* inventent des actes propres à un VAN et se mouillent enfin avec quelques amusantes initiatives : **Transthéâtre** et sa vente aux enchères en direct sur les trottoirs du Palace, la **plage de l'Opéra**, le **18 Joint** du

Jardin des Plantes et celui des Buttes Chaumont, le concert-manifeste des Bas-Rocks.

Mais une fois ses hantises dissipées, une fois le VAN suspendu dans *Libération* (Ah ! le VAN, le VAN toujours recommencé !) une fois élargi tous azimuts et enrichi d'expériences de presse, une question fort tarabiscotée demeure : qu'est-ce que le Vrai Art Nouveau ?

(à suivre)

Quatre ans après que reste-t-il du Vrai Art Nouveau ?

Une trentaine de chroniques à peu près oubliées. Plus aucun journal pour « légitimer » ou simplement conter l'intelligence du voleur ou les astuces du sabotage. Fini, la glorification, la méchanceté et l'appel au peuple – le désert et quelques dramatisations pour trois vitrines pêtées.

Jules Van, de son côté se porte pourtant pas trop mal. Le vol est toujours démultiplié. Même les mémés piquent dans les grands magasins. A Renault, on joue toujours à saboter les R16. « Les casses du siècle » sont innombrables. Mesrine-Lupin court toujours. Les cadres en informatique s'amusent à trafiquer les ordinateurs pour ajouter quelques 000 à leurs feuilles de paye ou véroler les fichiers. Cette dernière activité a même trouvé une étiquette psychanalytique, cela s'appelle *le syndrome de Robin des Bois*. Il frappe actuellement de

larges fractions de gestionnaires qui veulent en fraudant échapper à la domination de la machine et prouver leur intelligence.

Quatre ans après, le Vrai Art Nouveau, décapé de son angélisme libertaire, reste l'art de l'acte *minimum* pour échapper au grand machinage des esprits. Sans voleur, sans saboteur, le monde industriel est une mécanique douce, laborieuse, qui écrase inexorablement les individus.

Le Vrai Art Nouveau devient un livre des ruses, dérisoire ou splendide, pour échapper à l'infâme succion du monde. Très exactement, il devient le livre des ruses, des voleurs, des jeunes voyous, des saboteurs et des errants ; un livre qui existe depuis belle lurette et qui est de temps en temps remis à jour.



Petite histoire de la bousille

On mesure vraiment l'absurdité, l'hermétisme du travail moderne quand on y a échappé, ne serait-ce que quelques jours. De retour à l'atelier, au bureau, la rythmique quotidienne apparaît alors dans sa folie première : discipline et cadence. Les corps soumis au rendement, à l'habitude s'y agitent, possédés par l'activité routinière, prisonniers des gestes obligatoires. Peu à peu le travail façonne les chairs, tord les os et finit par manger l'âme. Mais le travail, que signifie-t-il exactement? Ethymologiquement : la torture. Aujourd'hui ceci :

« Mettre 13 fiches dans 13 petits trous, soixante fois par heure, huit heures par jour. Souder à la pince 67 pièces de tôle par heure et se voir placer un jour devant une nouvelle bécane qui en réclame 110. Monter 100 bobines par heure sur 100 voitures ou poser trois fois 7 boulons toutes les minutes... Devoir négocier le droit d'aller pisser ou subrepticement se soulager derrière la grande presse pour ne pas perdre le rythme et le boni. Avaler un sandwich assis dans la graisse, parce que la cantine est à 10 minutes de là et qu'il n'y a que quarante pour manger... Obéir sans réplique, subir des sanctions sans appel, être affecté aux tâches les plus pénibles, quand votre tête ne revient pas aux chefs. Etre OS. » (1)

Hallucinant ? C'est cela le travail moderne. Voilà l'usine que nos syndicalistes rêvent un jour de « démocratiser ». Mais allons-nous améliorer nos chaînes ? Et nos bureaux, nos paperasses et nos chefs ?

S'il faut parler de « travail en miettes » il est alors temps de se mettre à l'émiettement du travail...

Et de s'y mettre d'entrée, quand on a encore dans la tête et le corps le souvenir de ce soleil qui venait doucement se chauffer à nos désirs.

La bousille

Il est un geste simple, un geste libre qui vient soudain troubler la sainte ordonnance laborieuse, c'est l'acte de sabotage (aussi appelé « bousille »).

Quoi de plus simple, de plus reposant, de plus divertissant qu'un sabotage en ce mois de septembre avec cet été qui n'en finit pas. Ecoutez donc : *« Pris dans l'engrenage, faute de pouvoir se mettre (toujours) en grève, les travailleurs frappés subissent les exigences nouvelles du capitalisme. Avec le sabotage, il en est tout autrement, les travailleurs peuvent résister... ils ne sont plus la chair molle que le maître pétrit à sa guise... Et nous n'avons qu'à rappeler l'émotion produite dans le monde bourgeois, il y a trois ans, quand on sut que les employés du chemin de fer pouvaient, avec deux sous d'un certain ingrédient, mettre une locomotive dans l'impossibilité de fonctionner. Cette émotion nous est un avertissement de ce que les travailleurs pourraient consciens et organisés. »*

Intéressante cette petite histoire. « Avec deux sous d'un certain ingrédient » voilà que le travail pourrait s'arrêter ! Mais qui donc en appelait ainsi au sabotage (de l'expression « travailler à coups de sabots ») de l'outil de travail (mon cul) on vous le donne en mille ?

C'est la C.G.T. en 1900.

La C.G.T. du temps que les libertaires avaient encore les coudées franches dans ses rangs et que l'imagination y fleurissait au quotidien.

Le décervelage s'arrête

Et la C.G.T. de c' t' époque, elle y appelait même systématiquement, au sabotage, dans tous les corps de métier.

« Si vous êtes mécanicien, disait-elle, il vous est très facile avec deux sous d'une poudre quelconque, ou même seulement avec du sable, d'enrayer votre machine, d'occasionner une perte de temps et une réparation fort coûteuse à votre exploiteur.

Si vous êtes menuisier ou ébéniste, quoi de plus facile que de détériorer sans que le patron s'en aperçoive et de le faire perdre ainsi des clients ?

Un tailleur peut aisément abimer un habit ou une pièce



d'étoffe ; un marchand de nouveautés, avec quelques taches adroitement posées sur un tissu, le fait vendre à vil prix ; un garçon épicier avec un mauvais emballage, fait casser la marchandise ; c'est la faute de n'importe qui et le patron perd le client.

Le marchand de laines, mercerie, etc., avec quelques gouttes d'un corrosif répandues sur une marchandise qu'on emballe, mécontente le client ; celui-ci renvoie le colis et se fâche ; on lui répond que c'est arrivé en route... Résultat, perte souvent du client.

Le travailleur à terre donne de temps en temps un coup de pioche maladroit - c'est-à-dire adroit -, ou sème de la mauvaise graine au milieu d'un champ, etc. »

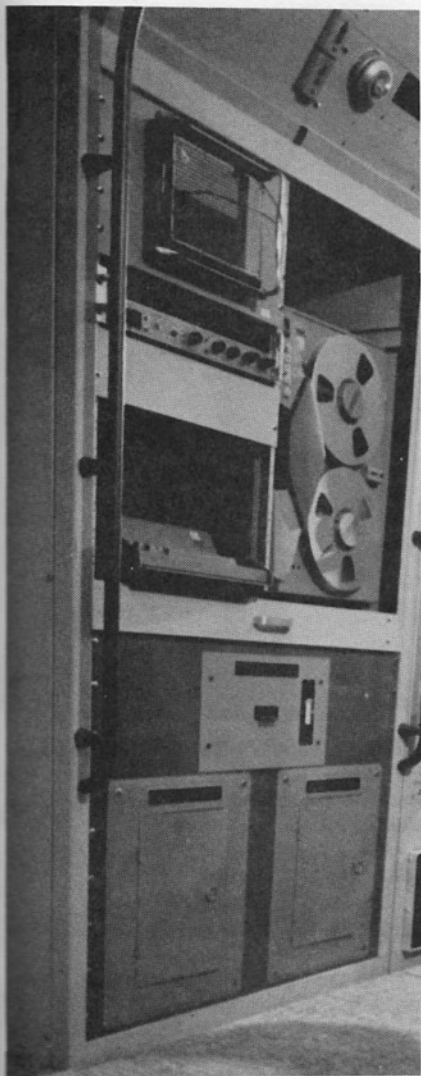
Méchante la C.G.T., non? Et bien remarquez bien l'habile renversement des valeurs laborieuses qu'elle opère dans cet article vers les dernières lignes. Un coup de pioche « maladroit » devient ici un geste précis et calculé. Si le travail forcé abrutit, le sabotage éveille l'intelligence. Le décervelage s'arrête. Pour saboter, il faut toute sa cervelle. Mieux, de l'imagination. De la poésie.

Pour vous en convaincre, il suffit de lire une petite brochure du sieur Emile Pouget (rédacteur en chef de la Vie Ouvrière de l'époque et du fameux *Père Peinard*) un petit traité théorique et pratique : « **Le sabotage** » trouvable en librairie. C'est bourré d'idées, d'astuces et s'il est un mythe qui prend un coup dans ce livre, c'est bien celui du sacro-saint outil de travail (mon cul).

Ne vous foulez pas

Les Anglais en ce début du siècle, avaient un jeu hors grève assez désopilant, appelé le « **Go Canny** » et qui risque de faire des ravages dans notre beau pays. « *Go Canny* » ça veut dire à peu près : « *Ne vous foulez pas* ». Le jeu se pratique de diverses façons, et bien sûr, il est adaptable un peu partout. Prenons quelques exemples « historiques » (toujours popularisés par la C.G.T. vers 1900).

« Une grève avait éclaté à Glasgow. Les dockers unionistes avaient demandé une augmentation de salaire de 10 centimes par heure. Les employeurs avaient refusé



et fait venir à grands frais, pour les remplacer, un nombre considérable de travailleurs agricoles. Les dockers durent s'avouer vaincus. Au moment où ils allaient reprendre le travail, leur secrétaire général les rassemble et leur dit : « Vous allez revenir travailler aujourd'hui aux anciens prix. Les employeurs ont dit et répété qu'ils étaient enchantés des services des ouvriers agricoles qui nous ont remplacés pendant quelques semaines. Nous, nous avons vu qu'ils ne savaient même pas marcher sur un navire, qu'ils laissaient choir la moitié des marchandises qu'ils portaient, bref que deux d'entre eux ne parvenaient pas à faire l'ouvrage d'un de nous. Cependant, les employeurs se déclarent enchantés du travail de ces gens là ; il n'y a donc qu'à leur en fournir du pareil et à pratiquer le « Go Canny ». Travaillez comme travaillaient les ouvriers agricoles. Seulement, il leur arrivait quelque fois de se laisser tomber à l'eau ; il est inutile que vous en fassiez autant. A mauvaise paye, mauvais travail ». Cette consigne fut exécutée et pendant deux ou trois jours, les dockers appliquèrent la politique du « Go Canny ». Au bout de ce temps, les employeurs firent venir le secrétaire général et lui dirent de demander aux hommes de travailler comme auparavant moyennant quoi ils accordaient les 10 centimes d'augmentation... »

Vous admirerez l'humour très anglais de ces dernières lignes : « il leur arrivait parfois de se laisser tomber à l'eau ; il est inutile que vous en fassiez autant ». Sabotez et vous retrouverez votre joie de vivre. Sabotage is good for you.

La paresse subversive

Pour preuve, cette lettre très moderne que nous avons reçue du dedans des sombres Antres du Labeur :

« J'ai à vous causer d'un sabotage que je pratique quotidiennement dans la boîte où je bosse :

1) D'abord, il s'agit de faire perdre l'idée du « paresseux mauvais » pour le changer en « paresseux malin » aux gens qui bossent avec vous.

2) Plutôt que de dénoncer sans arrêt le patron (de toute manière les paresseux savent que c'est un con), dénoncer les petits chefs, et autres gardes-chiourmes qui font bosser les ouvriers. Le patron est souvent absent des ateliers, les



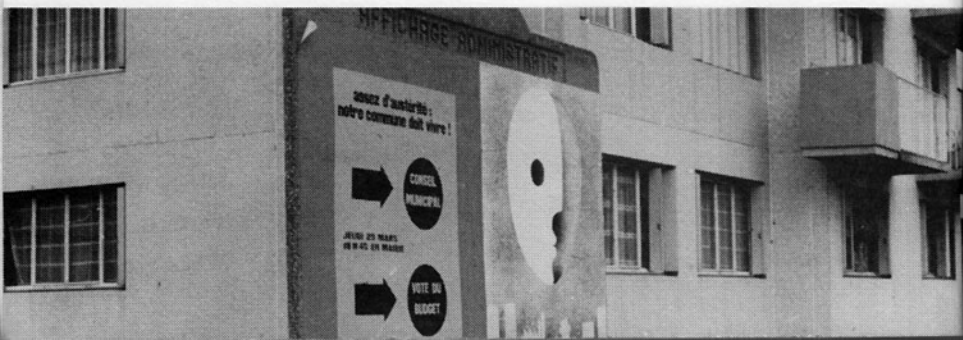
chefs non. Réduire sa surveillance, c'est réduire le travail.

3) Arriver en retard le plus souvent possible et manquer de temps à autres (arrêts de maladie, ennuis de famille...), s'absenter, etc.

4) Éviter le plus possible de suivre les rythmes de production, la cadence...

5) Racontez en même temps à vos proches les fêtes que vous offrez (pour pas un rond souvent) pendant vos absences. En donnant des détails, bien sûr !..

Je vous assure alors la sympathie de beaucoup de vos collègues. Tout cela va les démoraliser au début, mais peu à peu, comme par miracle, les paresseux vont commencer à naître dans vos ateliers. D'abord quelques retards, puis des absences et enfin des arrêts de travail...



(mieux que le sable ou le sucre) : à la sortie pointer ostensiblement avant que ça sonne, en rigolant, devant tout le monde. Bien sûr, il vous faudra souvent déculpabiliser vos associés et leur donner un peu d'assurance en agissant par vous-même (pour donner le mauvais exemple, évidemment), mais ça vient vite, le droit à la paresse.

Salut, signé Dope le Saboteur. »

Sabotage et détournement

Elle vaut bien les textes susnommés de la C.G.T. libertaire, cette lettre, n'est-ce pas ? Conclusion : si le sabotage est rayé des annales et de l'histoire de ladite confédération, c'est venu du côté des pontes, pas des ouvriers. Parce que des lettres sur le sabotage, on en a reçu pas mal dans la boîte aux lettres de Jules VAN. En vrac, et sans être limitatif, il y a :

-Ceusses qui font peur à leurs supérieurs hiérarchiques de façon directe et circonstanciée. Ça dépend de l'atmosphère.

-Ces mineurs qui « oublient » un ingénieur pénible dans un gros trou noir qui craque de partout.

-Les uns qui oublient des billes d'acier dans les portes de GS Citroën.

-Les autres qui récupèrent et « perruquent » sur les chantiers.

-Les artistes en fer-forgé qui se font de jolis portails avec les outils et la matière première disparue dans « les pertes et profits » de l'entreprise.

-Les petits malins qui peignent à l'heure des repas les vastes de surveillance d'un chef par trop autoritaire, etc.

La liste est longue. Une chose est sûre, tout peut être saboté, au sens destructeur, mais aussi détourné, récupéré, « perruqué ». Partout.

Jules VAN (Libé 75)

(1) Michel Bosquet : « Comment peut-on être OS aujourd'hui ».



C'est la cinquième boîte où je monte le coup, et ça marche vraiment fort.

Mais pour ne pas s'ennuyer quand on est à l'usine, on fait du sabotage matériel, histoire de mettre le patron dans l'embarras et l'empêcher de s'étendre :

-Jeter à la poubelle du matériel neuf enveloppé dans du papier (ou le garder pour soi). Je jette en moyenne 4000F par mois de matériel dans les poubelles de l'usine.

-On peut aussi se renseigner pour savoir comment éviter les opérations de contrôle de matériel. Pour les grosses opérations. Cela fait parfois des journées à 10000 F. Un conseil, soyez prudent !

-Ha oui ! Un truc pas mal pour démystifier la pointeuse



La perruque

Si tout peut être saboté, tout peut être « perruqué », « pinaillé », ou détourné. Car la pinaille est vieille comme le travail. Elle consiste à utiliser le coûteux matériel de l'usine à d'autres fins plus productives, les siennes. On perruque pour se monter son propre atelier de bricolage, chez soi, avec tous les outils sophistiqués. On perruque à l'usine elle-même, en secret ou au vu de tous, pour se confectionner quelques objets personnels en prenant sur son temps de travail.

A Renault il est des sorciers de l'arc autogène qui transforment les pare-chocs en bibliothèque-maison et des sculpteurs futuristes sur pièces de moteur. Il y a les rois du fer à souder qui vous font un balcon en fer forgé d'une portière de voiture et les fanas du barbecue sur toles. On a vu des mécanos de Lip Ornans se fabriquer de ronron-

nantes tondeuses à gazon et des OP de Saclay construire des ruches. A chaque fois autant d'outils sont récupérés et de matériel détourné. De fait, la perruque, vol ou pinaille est générale. Elle est souvent mal vue, traquée, mais parfois tolérée. Tant que l'employé n'échappe pas aux rendements, on lui en laisse la latitude. Dans tous les cas, elle est en ce moment particulier où le salarié se réapproprie le matériel et use de son habileté pour lui-même. Certains disent qu'elle est vitale, le supplément d'âme d'un travailleur sans âme et ne disparaîtra jamais. Avec elle, l'homme échappe un instant à la machine industrielle et refuse de se donner tout entier à la productivité. La pinaille dit-on est démultipliée dans les pays de l'Est où un proverbe amusant circule : « *Qui ne vole pas l'Etat, vole sa famille* ».

Pierrot Gourmand

Pierrot Gourmand est en faillite. Pierrot Gourmand se meurt, Pierrot Gourmand ne nous gourmandera plus. Finis sucettes et bonbons, caries et gâteries ? Non, car à l'initiative de quelques ouvriers qui refusent d'être sucrés de leur emploi, Pierrot Gourmand, à l'instar des Lip, va se mettre en auto-production et continuer de raffiner ses suceries. D'ores et déjà plusieurs projets de sucettes autogérées sont annoncées : *sucette drapeau rouge à la fraise, berlingot praliné en forme de poing, sucre d'orge spécial comité de grève, dragées au poivre pour les jaunes, etc.* Ces friandises, garanties sans colorant, seront distribuées sur les marchés

et à la sortie des écoles où les *Pierrot* comme on les appelle déjà viendront expliquer le sens de leur lutte et combien le démantèlement de la gourmandise s'est toujours accompagné d'une baisse générale de la qualité de la vie. « *On a assez cassé de sucre sur notre dos !* » tel est le mot d'ordre des Pierrot Gourmand.

L'heure c'est l'heure

On vient d'apprendre que les Lip, après une réunion houleuse en assemblée générale viennent de changer quelque peu le cours de leur production horlogère. En effet, s'interrogeant sur la



répartition du temps, son égrenage quotidien, le rythme de la pointeuse et la multiplicité même inhérente à la vie, ils ont fini par s'arrêter à deux questions revenues très souvent au cours de leurs débats :

— Pourquoi ne donner que l'heure ?

— Pourquoi donner l'heure ?

A la première les Lip ont répondu en décidant de construire :

— une montre indiquant les mouvements astraux, la fréquence des pleines lunes, les heures du soleil, les cycles féminins (7 modes de lecture, 7 vitesses, anti-choch)

— un réveil pour la grasse matinée ou *réveil gras matin*

— une montre gadget dite montre *parano* au temps ainsi réparti : 1/3 métro, 1/3 boulot, 1/3 dodo

— une montre fouriériste indiquant les temporalités et des durées passionnelles (réglage individuel, 9 aiguilles, 3 cadrans mobiles, water-proof)

— une montre miroir pour temps intime

— une montre sablier (sans engrenage)

— une montre horlogerie dite *Machine infernale*

— une montre indiquant l'heure du laitier

A la seconde question, ils ont décidé de convertir une partie du secteur horloger pour y fabriquer :

— des fausses montres boîtiers ou montres poisons (water-proof)

— des bracelets et bijoux métalliques divers (malgré une rude intervention de M. Raguènes qui insistait sur le caractère *utile* des futures conversions. Un bijou est-il inutile ?)

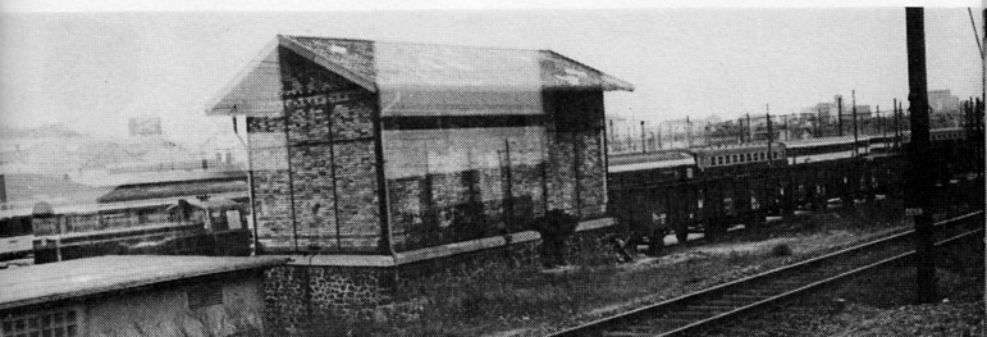
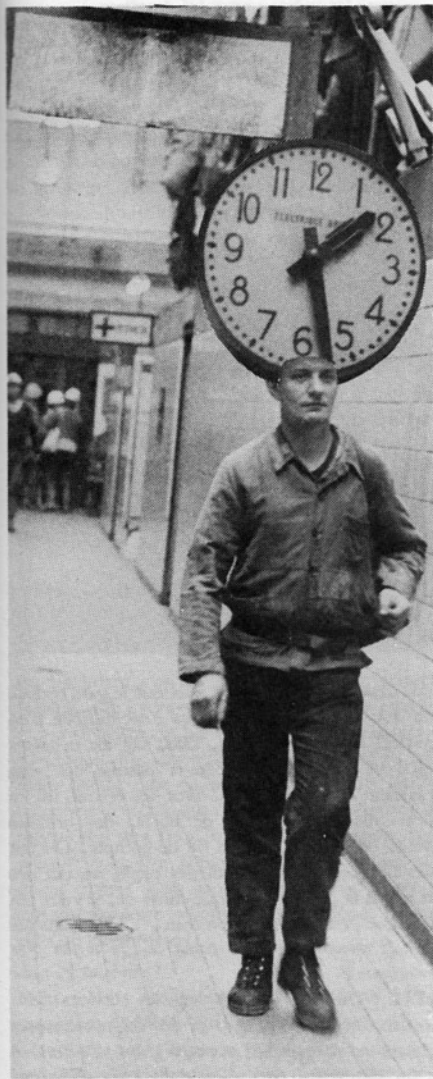
— un kaléidoscope à quartz (water-proof)

— plusieurs jeux de hasard et d'habileté (entre autres la fameuse *Veuve Poignet*)

— une série de réveils-automates (Mao-Tsé-toung, Charlie Chaplin, Charles Fourier...)

— plusieurs instruments médicaux de haute précision

— un harmonica chromatique



Par ailleurs, à propos du secteur armement, les Lip ont opté pour une conversion définitive et ont décidé de construire :

- des appareils émetteurs de diverses fréquences
- des jeux et des roulements à billes
- des radios FM
- des jouets mécaniques et électroniques
- des instruments à vent (saxophone, clarinette, flûtes traversières)
- des feux d'artifice.

Enfin, les Lip se sont entendus avec divers autres mouvements de grève et mouvements tout court pour élargir le champ de leurs occupations, notamment :

- avec Pierrot Gourmand pour construire les moules divers pour roudoudous incongrus et friandises multiformes

- avec les radios vertes (cf. émetteurs)
- avec des comités de chômeurs pour la distribution et l'animation (cf. instruments à vent)
- etc., etc.

Evidemment ce changement d'orientation dans les choix de la production s'accompagne d'une refonte radicale des anciennes chaînes de montage et de colletage. Divers ateliers de recherche et de créativité vont être mis en route afin de concevoir et d'inventer les nouvelles variétés Lip ainsi convenues.

Pour finir, sachez qu'environ 10% de l'assemblée générale a préféré s'inscrire au chômage économique tout en passant un contrat officieux de réembauche d'ici six mois à un an. Certains, décidés à voyager, auraient pris contact avec les marins en grève.

Racam (*Libé* 75)

Les confessions d'un grand pinailleur

Voici l'interview d'un « grand pinailleur » publiée dans la revue de gauche « *Autrement* ». Elle est pleine d'astuces et d'intelligence et on se demande pourquoi le journaliste s'évertue à le faire parler « petit nègre ». Déformation d'ethnologue soucieux de langage « vrai » face aux mystères des lointaines tribus ouvrières.

Autrement : *T'as travaillé combien de temps, toi, chez X ?*

A : Alors moi, je voudrais qu'on ne parle pas de X... hein ? On parle des entreprises en général... Ayant travaillé dans une entreprise pendant vingt-six ans... je sais un peu tout de la « pinaille », pasque ça s'appelle comme ça... la « pinaille », la « bricole ». Je pense que dans chaque entreprise, y a un nom particulier. On dit la « pinaille » parce

que c'est le petit bricolage, euh, que le gars réalise... en douce, en cachette... Et ça c'est difficile d'en parler... Et pourtant, euh..., Dieu sait les richesses qu'il y a dans ces choses-là pasque des gars réalisent des choses mais... avec des écrous, j'ai vu des choses fantastiques de faites... des bricoles mais... de rien du tout en fin de compte... On fait des petites boules, on fait des pieds, on fait des machins et pis... ça a quelque chose de... je veux pas dire que c'est artistique non mais ! ça a de la gueule.

A : *Il devait y avoir des postes où... ça se fait plus qu'ailleurs ?*

H.H. : Oui, y a surtout dans les services d'entretien, oh oui ! oui, là y a... de très nombreuses choses qui se réalisent... et pis... le grand pinailleur... il a un statut très particulier dans l'usine... pasque





généralement, c'est un gars qu'est très démerdard... et puis... euh... y va s'arranger pour que la pinaille qu'y va réaliser... le gêne pas trop dans son temps de travail... Par exemple, son chef direct va très bien savoir que comme c'est un gars qu'est tellement démerde que de toute façon sa journée de travail elle sera faite... même si le gars passe une journée complète à pinailler... le chef il est sûr quand même que dans les jours, ou dans la semaine suivante le boulot sera rattrapé... Pasque c'est un démerdard !

A. : A la chaîne ?

H.H. : A la chaîne, oui. C'est là que se fait le maximum d'objets, moi j'ai vu des choses découpées dans de la mousse par exemple, des personnages, des silhouettes... des choses découpées

comme ça... pis en épaisseur... qu'étaient pas laids... Ces choses réalisées, ces dessous de plats, ces trucs collés, ces trucs un petit peu brasés... tu vois... Ces plaques de peinture, là, qu'on souffle avec ces taches... justement ça vient de gars qui travaillent à la chaîne. J'sais pas, peut-être que d'un seul coup, peut-être que les gars...

A. : Est-ce que ça apparaît, ça, cette conscience que ça se fait contre le restant du travail... ou pas ?

H.H. : Ah non non non ! Ah non, on fait pas ça... pour emmerder le patron... Ah non on fait pas ça pour y bouffer des heures L. si on veut y bouffer des heures on va s'enfermer dans les chiottes, mais... on fait pas ça pour bouffer des heures... on fait pas ça pour faire mal... ah non non non... On fait ça pour se faire plaisir à soi, mais on fait pas ça



Libération entre les lignes

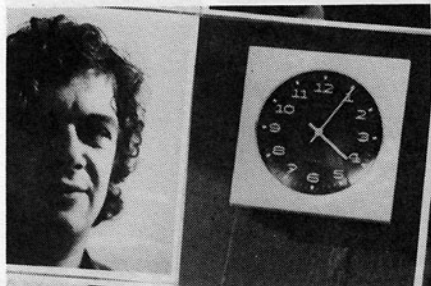
Le 22 mai 1978 dans le numéro 1000 de *Libération* un long article raconte comment les importunes glavistes de ce « journal » annotent les articles des radeoteurs de désobligeantes et oniriques remarques ou parsèment leurs textes d'aussi absurdes inventions que « *A coups trop tirés* » pour « *A coups tôt tirés* » ou « *le monstre du travail* » pour « *le ministre du travail* ». Elles inventent un nouveau mode d'expression : l'écroture entre les lignes.

(*ndc* : qui sème le vent récolte la trompette)

Une salle de presse, claire et repeinte. Au mur une vieille Une du journal « *Travailler fait suer* ». Trois claviers I.B.M. de photocomposition alignés où travaillent trois jeunes femmes dont une très jeune. Elles tapent sans cesse sur le clavier de leur machine mais en sont assez détachées pour se lever, faire un petit tour, s'arrêter le temps d'une cigarette et discuter entre elles. Elles suivent phrase après phrase le texte des articles du jour sur un cadran lumineux, les lisent parfois, et à l'occasion, les commentent à voix haute ou y mêlent des textes de leur cru. Par instants, l'écran lumineux de leur machine est filmé en *gros plan* et on peut y lire le mot à mot des articles égrénés en lettres oranges. De temps en temps, un secrétaire de rédaction, la trentaine, arrive très vite devant elles, un paquet de copie en main et demande selon la formule habituelle, « *Qui c'est k'es en 8 Hu ?* » afin de répartir les articles et s'en va tout aussi vite. La scène commence ; alors on entend tout au long le tic-tac douceâtre et crépitant des machines.

Patty Franpry, éclatant soudain de rire : « *Qu'est-ce que vous pensez de « à coups trop tirés » pour « à couteaux trop tirés » comme inversion ?* »

Billie Rubine : « *C'est quoi comme article ?* »



Patty : « *Une brève justice, un couple qui s'engueule et se massacre.* »

Plan fixe sur l'écran lumineux : « *A-coups-trop-tirés.* »

Doudou Dafodill : « *Et voilà l'Union de la Fauche, le F et le G se touchent, la faute de frappe classique.* »

Patty : « *Ne rate surtout pas les Gommages politiques et les Dealers des partis. Dealer ou leader ?* » **Plan/écran** : « *le dealer communiste.* »

Billie : « *C'est plein de fautes et de ratures, ce papier ; l'orthographe de Mitterrand change à toutes les lignes, c'est deux R et un T Mitterrand déjà ?* »

« **L'orthographe n'est plus une mandarine.** »

Silence, les claviers crépitent. Le secrétaire de rédaction arrive au trot avec un paquet de feuilles dactylographiées et annonce : « *On est en retard sur la 7, il faut taper ces articles en priorité* », les dépose et s'en va.

Daffodil s'en empare et commente à voix haute : « *La secousse espagnole a...* ».

Billie, l'interrompant hilare : « *Le couscous espagnol !* »

Plan écran : « *Couscous espagnol* », tapé, puis effacé, puis retapé.

Billie : « *Ce papier, j'ai l'impression de le lire pour*





la centième fois, c'est toujours le même, politique, justice, spectacle, la même critique machinale.

Patty : « T'es pas obligée de le lire. Tape sans y penser ».

Daffodil : « Le président de la République a offert deux splendides Matra rouge et verte à son confrère soviétique. Deux Matra, deux matraques, comment les éviter c'est l'enfance de l'art ». **Plan/écran** : « « Deux splendides matraques rouge et verte ».

Billie, affolée : « Merde, j'ai fait une erreur de cotation en page 7, impossible de la rattrapper ; vu l'heure, on va être obligé de réduire la photo ».

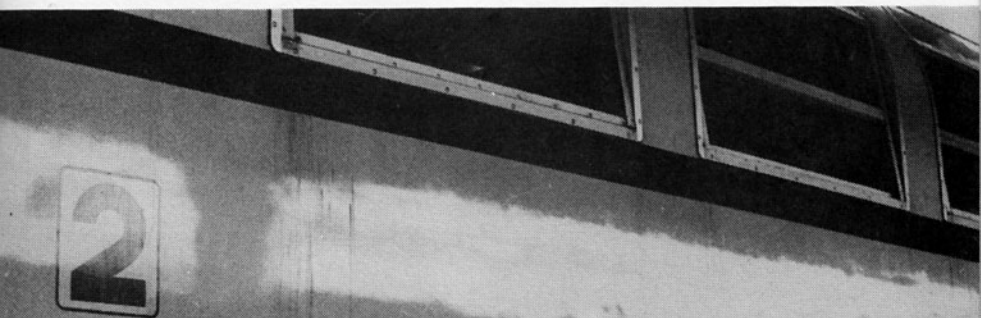
Pattie : « Mets une note gentille pour t'excuser ».

Dafodill : « Le ministre du travail, le monstre du travail ».

Billie : « La chasse aux dissidents est ré-ouverte ». Tout le monde devient dissident en ce moment ».

Pattie : « Et les clavistes ? ».

Dafodill, imperturbable : « Le Monstre des Finances et le Premier Monstre se congratulent ».



Pattie : « *Le 12 octobre 34, Franco s'est soulevé* », point. *Qu'est-ce qu'il a voulu dire, Franco s'est soulevé ?* »

Billie : « *Va demander à la centralisation* ».

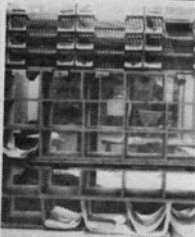
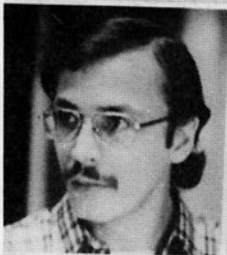
Dafodill se lève et quitte la scène.

Patty : « *C'est quoi un mortier ?* »

Billie : « *Pour cimenter une maison* ».

Patty : « *Non, le mortier d'un juge !* »

Billie : « *D'un juge ?* »



Patty : « *C'est un article social, une grève, la description du conflit, et HOP! suit une belle phrase ranplan sur un procès, le juge et son mortier. Qu'est-ce que c'est que ce truc? Passe-moi le Larousse* ».

Plan/écran : « *Mortier : nom masc., bonnet porté par certains magistrats* ».

Dafodill, revient s'asseoir, amusée : « *Franco ne se soulève plus, le début est réécrit* ».



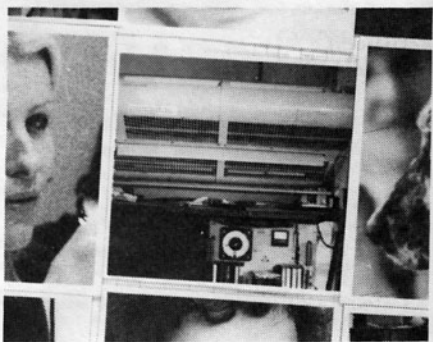
Billie, gauchiste : « *Tu vois, tu fais censurer les articles* ».

Pause. Billie se roule une cigarette. Patty met une cassette. Dafodill téléphone. Elles reviennent. Musiques et machines se mêlent aux voix.

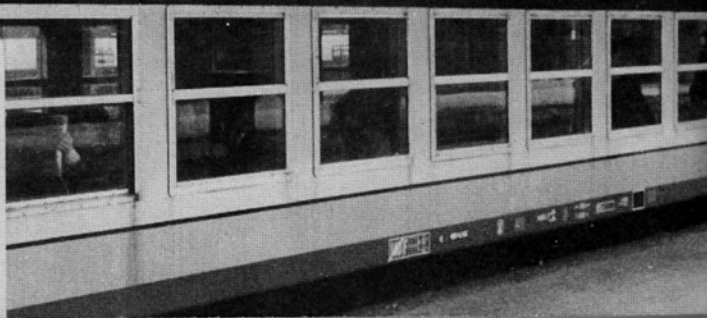
Patty, d'attaque : « *A charge de revanche, à verge de rechange* ».

Billie : « *Une autre grève, une boîte de femmes, on ne parle que d'horaires, de pourcentages et de salaires, un vrai tract syndical à le lire, c'est pareil ici, 2700F par mois, le bouclage du soir, le moment de cavalcade, l'énerverment, c'est tout !* »

Patty : « *C'est l'article-grille qu'on peut coller n'importe où* ».



PARTIE
DE
TRAIN RESTANT
EN
GARE



Dafodill : « Colle une note à chaque fois, entre chaque revendication : Comme les clavistes ici. »

Billie : « Ça va faire un drame ouvrieriste. »

Dafodill : « En page culture, une critique de spectacle, une interview de travelos, le mec du journal leur demande : Au fond, si je vous comprends bien, les femmes n'existent pas. Il projette ses désirs secrets ce garçon, non ? »

Billie, s'étirant : « J'en ai marre, il reste combien de pages ? »

Patty : « Je rajoute à la une au finish : Notes

de clavistes pages 3, 7, 10 et 15. »

De nouveau, le crépitement régulier en mineur, des machines. Sur le plan/écran : « Sommaire : notes de clavistes pages 3, 7, 10 et 15 ». 3*

Racam

* Toutes les interventions des clavistes concentrées dans ce texte sont parues dans « Libération ».



Etes-vous clavistic ?

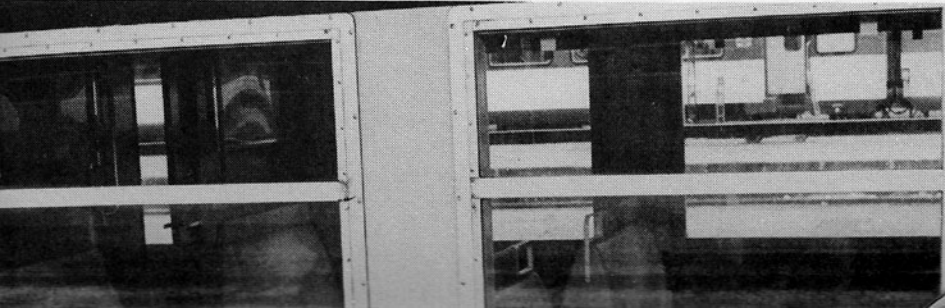
L'art des clavistes de *Libération* en est encore au balbutiement. Si jusqu'ici elles annotent les textes ou y introduisent de fines transmutations, le champ ouvert au piratage des ondes journalistiques est sans limite :

Déjà le seul usage circonstancié du gras, de l'italique et des majuscules permet une multitude d'interventions :

— *La critique littéraire* qui consiste à mettre en gras les mots et les tournures obsessionnelles des

rédacteurs et qui est vite sans pitié pour les esprits appauvris par l'infatigable machine du quotidien.

— *L'écriture (poétique)* d'un texte dans le texte par le seul changement de corps et sans toucher un mot de l'article initial. Ainsi le claviste Denis (voir plus bas) a pu très facilement écrire un amusant poème en italique dans un article sur l'énergie nucléaire qui commençait par : « Une bombe atomique a été lancée sur le Palais Bourbon », et un autre « La marquise sortit à cinq heures du mat. »



- *La diffusion de sens* par le fait de ressortir certains mots plutôt que d'autres ou certaines portions de mot. Exemple classique, le porno répétitif l'Ayatollah Khomeiny haBITE à Qom où il **FORME** très VITE son gouvernement acCULÉ par l'OPPOSITION ».

- *Le jeu des terminaisons* absurdes, des contrepèteries vulgaires, de l'inversion et ceci à l'infini.

Mais il est d'autres piratages plus directs :

- *L'envoi de messages secrets*, « entre parenthèses », glissés peu à peu ou d'un seul coup dans le texte, style « Kiki téléfaune moi, Y ».

- *La parenthèse*, évidemment est sans limite et se « rousselise » très vite, plusieurs histoires se chevauchent, galopent, etc.

- *la création de personnages* proprement clavistiques,

attachés à certains rédacteurs ou indépendants comme la fameuse « *maman de Denis* » qui obtient des résultats surprenants à toutes les élections ou commente d'un ton badin l'actualité.

- *les insultes* pures et simples aux rédacteurs ou aux vedettes quelconques, des réglements de comptes infects, des ragots, des crasses...

- *le léger gonflage* des textes prétentieux, quelques adjectifs de-ci de-là, de l'étoffe, style « *coulées coagulées de bougainvilliers* », mais, dans le ton. Terrible.

Les notes de clavistes créent ainsi un monde merveilleux « entre les lignes » qui agace l'œil, déforme le plat réalisme journalistique, fissure écriture et lecture.

Note de claviste

Sois belle et tais-toi
(de nos dévoyés très spéciaux)

Dur de rigoler de temps en temps à Libération sans que ça vire au psychodrame. Vous savez, la malheureuse affaire de vendredi soir, le faux p'tit coup dans le nez et l'envie bien française de ne rien foutre ; 12 pages au lieu de 16, des textes de la fabrication en page 3. La première fois à Libé en près de quatre ans de parution. Y' avait pas de quoi en chier une pendule ! Eh bien, ce n'est pas si simple. Certains (de la rédac) l'ont très mal pris. C'est vrai, après tout, Libé, il a une mission à remplir, faut être sérieux quand même. La fête et le souk au boulot, c'est pas pour nous. C'est bon pour les autres entreprises. Celles des méchants capitalistes, et bientôt celles de l'union de la gauche. A Libé, il faut retrousser ses manches. Quand on vous dit qu'on nage dans les contradictions...

(Libé, juin 77)



Fauche qui peut

Janvier 75 : Après *Le Monde*, *Le Point*, ou *Le Meilleur*, voilà que Lui « le magazine de l'homme moderne » se penche à son tour sur le VAN, le vol et la fauche dans un long article d'une dizaine de pages. Un papier bien foutu et bien documenté qui a le mérite de reconnaître l'indéniable et « inquiétante » extension de la chourave en tous genres. Il va même jusqu'à parler, le journal de fesses, d'une « crise de moralité ».

Ecoutez Lui philosopher : « *Le vol répugne de moins en moins à la conscience individuelle et collective. Le voleur ne se prend plus pour Jean Valjean et personne ne songerait à l'envoyer aux galères. Le sentiment de culpabilité a des ennemis d'allumage... Résultat : l'épidémie ! Du haut en bas de l'échelle sociale, de 5 à 125 ans, chez les femmes comme chez les hommes, à droite tout aussi allégrement qu'à gauche, le Français pratique la reprise individuelle prônée par les anarchistes de grand-papa.* » Vu ? Ecoutez la suite : « *On est en présence d'un vrai concours Lépine de la fripouillerie, dont les courants les plus inventifs ne sont pas sans susciter une certaine admiration chez leurs victimes elles-mêmes. Compétition d'ingéniosité, mais aussi compétition d'effronterie et d'audace.* »

Lui et le coup de monsieur tout-nu

Un des intérêts de cet article est de révéler un certain nombre de trucs, combines et autres laderies qu'il a bien fallu que l'auteur donne, ne serait-ce que pour « illustrer » son article. Je vous les donne en vrac, certains sont déjà passés dans ces colonnes, mais pas tous :

- Il y a le monsieur idiot qui vient quasi tout-nu sous son blouson, manteau et large pantalon pour ressortir avec une carrure légèrement épaissie de la cabine d'essayage.

- Celui qui arrive avec de vieilles chaussures et

passé la caisse avec une paire de boots toutes neuves et une savonnette.

- Celui du type qui allume une cigarette aux quatre coins d'un grand magasin pour se faire interpellé par les surveillants de plus en banalisés.

- Celui de remplacer les bouteilles d'une caisse d'eau minérale par du whisky et autres alcools bien de chez nous.

- Ceux - classiques - du changement d'étiquette, du baril de lessive évidé, des cartons de camembert échangés, des boîtes au contenu transformé ; du parapluie accroché au caddie, de l'objet poussé du pied à la caisse...

- Le coup dit du « retour factice » où vous demandez à faire l'échange d'un objet déclaré acheté.

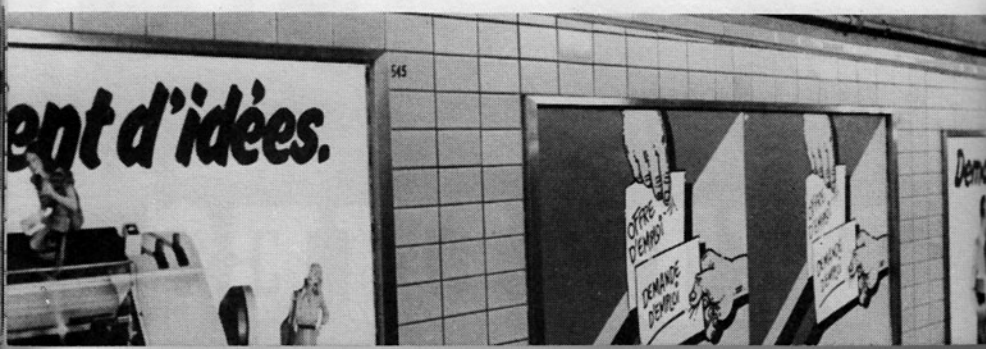
- Les baffeurs de rayons qui viennent tout simplement se sustenter dans les couloirs, ouvrant là un paquet de fruits secs, ici une bouteille de bon vin et sortent en rotant sous le nez des inspecteurs. Amener ouvre-boîte et tire-bouchon.

- Les couturiers de la fauche, enfin, qui percent leurs poches, ouvrent les doublures de leurs gabardines et y enfouissent, comme Harpo Marx, de véritables trésors...

Pépé le Moko et sa moto

La liste est sans fin, le vol et l'imagination vont de pair. Il en faudra d'ailleurs bigrement, lorsque le procédé américain de repérage annoncé par Lui le « *tatletape* », entrera en vigueur dans nos Carrefour. Il s'agit d'une étiquette magnétique, que seule la vendeuse peut enlever (dit-on) et qui déclenche une sonnerie lorsqu'on s'en va en douce avec un objet non démagnétisé (Pour démagnétiser, dit-on, frotter sur la bande un objet métallique).

Mais dans le genre chouraveurs qui inquiètent les exerts en marketing, nous avons reçu quelques





Une variante musicale

Pour les disques, là aussi il y a à faire. En général, ils sont marqués d'une lettre suivant leur prix. Ainsi A = 28 F ; B = 33 F, etc. On rentre pour choisir par exemple une dizaine de 33 T. On paye et on sort avec notre petit sac marqué du nom du magasin. On dépose les disques dans une voiture ou ailleurs et on revient très vite, le sac plié et soigneusement dissimulé sous la veste ; on choisit alors d'autres disques, mais pas de la même catégorie (ainsi 2 A, 1 B, etc.). On monte dans un autre rayon (musique classique, peu surveillé). On glisse les disques dans le sac et on s'amène à la caisse avec en plus un bon 45 T qu'on paie. En cas de vérification, on a son ticket de caisse.

C'est une variante musicale du coup du double caddie.

Quant aux groupes rock ou folk qui se plaignent de la chèreté des sons, sachez qu'on peut trouver dans n'importe quel amphi de faculté une sono capable de faire vibrer une grande guinche de Libé à coup de décibels ravageurs. A vos camionnettes les copeaux !

Amicalement. Pépé le Moko.

P.S. : Vivement une rubrique VAN en hebdomadaire !!!

jolies petites lettres pleines d'humour et de bandes dessinées. Elle vont tout à fait dans le sens du constat étonné de notre valeureux confrère.

Oyez donc, chers lecteurs, la navrante mais édifiante histoire de Pépé le Moko, « Self-Service » :

Salut Jules,

Quelques mots pour approvisionner la boîte à astuces de Jules Van. Des copains et moi avons pris la bonne habitude de banter certaines boutiques de fringues. Un pote entre tandis qu'un autre l'attend arrêté en double file, la moto en marche ; le copain demande à essayer une paire de bottes (« texanes », « santiago », « camarguaises » de préférence, à 500 F la paire) ; il quitte ses vieilles péniches puantes, essaye les crocos pour se les faire au pied et quand elles lui vont bien comme il faut, il sort tranquille sur le trottoir pour les rôder, et saute sur la bécanne qui démarre en trombe. Temps moyen de démarrage : une demi-seconde. Ah ces machines modernes ! Les crainitifs peuvent quand même modifier le numéro d'immatriculation grâce aux lettres argentées autocollantes gracieusement vendues dans nos bazars ».

Lame de rasoir

S'il en est qui volent dans les grandes surfaces, d'autres prennent un malin plaisir à détruire, ou endommager les marchandises qui vampent dans les rayonnages. Certains diront que c'est là une forme « abâtardie » du vol et de la récupération, mais laissons-là les professeurs de morale.

Lisons plutôt cette *Apologie du sabotage rigolo* que nous a fait parvenir dans une lettre non-affranchie, Popol la resquille.

« Je ne lis pas souvent Libé mais ce que j'y ai vu ce matin (la rubrique VAN) m'a fait éclater de rire dans mon train de banlieue.

Je ne vais pas vous balancer des théories toujours plus ou moins fumeuses sur la resquille, parce qu'il y a des mecs qui resquillent jusqu'aux concerts de Libé, alors, les justifications...

Quelques petites suggestions pour faire chier les super-marchés :





– L'aiguille plantée dans le bas de la bouteille en plastic, d'huile ou autre... Discret et succès assuré.

– La punaise fixée et pointée à l'extérieur, tenue sur le pouce par un sparadrap, pour rayer divers objets et non des moindres (disques..., etc.).

Et on pourrait continuer :

– Les pyramides de boîtes de conserve délicatement ébranlées. Elles vont alors rouler dans un fracas de tonnerre dans tout le magasin. C'est le moment de commencer la grande fauche, compte tenu de l'affolement.

Toutes les étiquettes soigneusement enlevées, perdues ou échangées de place. Faites baisser les prix.

– La lame de rasoir ou le ciseau agile dans tous les rayons de fringues. Rendez-les invendables ou faites-les solder.

– Le feutre vengeur sur les costards et autres, etc.

On va peut-être commencer à se marrer tous les jours.

Wao ! Le laid.

Un méchant ce Popol la resquille. Je vous demande un peu Madame Bouzigues, où va-t-on ? Et le personnel, M. Jules Van, et le personnel ?

Garanti Jules Van

Mais quittons un peu les grandes surfaces pour les grands espaces, où cahottent nos autos enfumées. Par un heureux hasard, plusieurs lettres nous sont parvenues donnant quelques idées pour

alléger les charges de ces sacrées bagnoles. Il était temps. La première nous fait savoir qu'il n'est pas si coûteux qu'on croit de prendre une voiture en location. Pourquoi ? Parce que les compteurs kilométriques de ces charmants moteurs sont rarement plombés et qu'il est assez aisé ma foi de réduire le nombre de kilomètres que vous lui avez fait avaler. Nous n'avons pas vérifié par nous-mêmes mais notre lecteur nous assure de la facilité extrême de l'opération.

Une autre, lettre propose une idée d'ailleurs très proche. La voici :

« Pour les adeptes du VAN. Les isolés. Comment payer moins cher votre assurance-auto : prenez une assurance au kilomètre parcouru (ex : 5 000 km par mois). Roulez alors autant que vous voulez. Mais avant de faire relever le compteur kilométrique par votre assureur, démontez-le et faites-le reculer pour ne pas dépasser les 5 000 km du contrat. Cela est très facile avec une simple aiguille. (Les jeunes conducteurs payent une prime d'assurance exorbitante). Cette méthode a ses variantes pour les voitures d'occasion qui sont parfois garanties par certaines marques d'huiles (Labo par exemple). A bon entendeur salut. »

C'est tout pour aujourd'hui
Jules VAN (Libé, juin 75)



Cherry qu'est-ce qu'on se fait ?

Le coup du double caddie

Le coup du « double caddie » est un coup agréable à exécuter, facile, et présente l'avantage de ne comporter aucun risque pour un résultat intéressant : *la bouffe à moitié prix*. Il est largement pratiqué en banlieue et souvent associé à des expériences collectives (bandes, communautés, familles...).

Le lieu

Tout hyper, super marché, grande surface en libre service avec cette particularité : un parking souterrain ou adjacent avec la possibilité d'aller décharger directement son caddie dans une voiture. Un magasin donc présentant des entrées et des sorties ouvertes sur le parking où l'on puisse passer le caddie plein. Exemples : **Mammouth, Parunis, Sarre, SuperEst...**etc.

La préparation

Faire une liste précise des produits à acheter, avec les marques, en double exemplaire. Le style de super-marché choisi étant un endroit où les gens vont chaque semaine faire de grosses emplettes, l'intérêt est de faire cette liste la plus longue possible. Pour cela regrouper vos achats à plusieurs et n'hésitez pas. Vous débourserez peut-être 500F ou plus mais vous en gagnerez autant. Enfin trouvez une voiture et partez à deux, trois ou plus, à l'aventure.

L'action

Vous voilà au magasin, la voiture au parking. Vous entrez à deux, séparément et emplissez chacun un caddie avec votre liste du jour. Dès qu'ils sont remplis, vous vérifiez qu'ils le sont bien des mêmes articles. Ensuite, tandis qu'un des deux

compères continue de se ballader avec un des caddies, l'autre se présente à la caisse et paye (douleur). Il s'arrange pour se faire remarquer de la caissière (facile...) et file au parking. Là il laisse son caddie au troisième larron qui le décharge et revient très vite au magasin, son ticket de caisse sur lui. Il s'empare du deuxième caddie chargé et se représente aussitôt à la même caisse où il est passé quelques minutes auparavant. Il déclare avoir oublié un produit quelconque mais essentiel à son ménage, le paye et s'en va. Son caddie contient exactement la même série d'articles correspondant à son ticket de caisse.

Remarques

Ce coup est pratiquement infaillible car à tout moment la personne au caddie reste dans la stricte légalité. Elle est toujours avec un caddie chargé et un ticket correspondant. La seule chose qui est interdite théoriquement est de rentrer dans le magasin avec un caddie déjà plein. Personne ne le sait mais beaucoup le font dans le bordel des achats massifs du week-end. De plus, on est censé l'avoir fait, mais comme ce n'est pas le cas, on ne risque rien. Le seul danger est d'être suivi. Dans ce cas le deuxième larron sert de guetteur et prévient le troisième (celui du parking) pour qu'il aille vite fait décharger la voiture tandis que le premier, son deuxième caddie et son ticket en main, va s'enfiler un caoua sous le nez de l'inspecteur.

Bon appétit

P.S. : Le coup du double caddie est souvent un prélude au coup du simple caddie qui consiste à sortir directement et en douce le caddie plein par des portes de magasinier et autres... Ayez l'œil.



Toujours

Je suis un lecteur fou et je sais que lorsque je crève, bave d'un livre, où qu'il soit, aussi protégé qu'il puisse l'être, je le vole. *Toujours*. Ainsi tous les lundis j'allais à la librairie de C, un de ces vieux temples parisiens du livre, silencieux, feutré, un petit quelque chose de sacré peut-être à cause de ses vieilles dadames officiantes. J'y allais en dérive, à la recherche de perles ou d'imagerie mastok et j'y restais des heures, des heures à fouiner, feuilleter, annoter, devenant peu à peu un meuble parmi les meubles. Un rat de rayonnage. Je lisais, lisais mais en même temps je guettais, j'espérais. Quoi ? « la trouée », « le couloir », la voie libre, ce moment rare où dans un match de rugby l'arrière

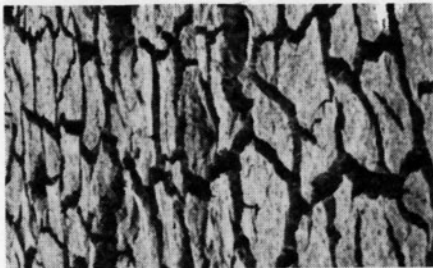


mahousse, l'ailier cent kilos de beefsteak et la moitié des balaizes du terrain se trouvent par hasard assez éloignés pour laisser entre leurs viandes un chemin tout tracé vers l'essai.

J'attendais de même, que les dadames perdent le nez dans leur stock, le vautour de la caisse enregistre, les vendeurs singent sur les échelles, j'attendais le « couloir », les allées dégagées. Dès qu'il l'était, secondes fatales, je reprenais ma promenade à rebours, toujours aussi lent et sage et commençais le grand ramassage. J'équilibrais peu à peu contre mon ventre la pile des livres choisis, prêts à être cucillis, légèrement sortis de leur rayonnage cachés des caisses dans des angles « morts ». Je traversais en douceur le magasin, parti de l'arrière-salle des livres photos, surveillé par caméra (j'y échappais, le dos

tourné, lisant, une main enfouissant les livres dans la doublure de mon imper) pour le remonter jusqu'à la sortie où je raflais toujours quelques livres de poche.

Par ce « couloir » j'ai sorti de cette malheureuse librairie des pavetons phénomènes. Encyclopédies, dorés sur tranche, bouquins d'art. Un jour j'ai embarqué, titubant, toute une collection de romans des années 20 devant laquelle je devenais gâteux. Même s'il m'arrivait de croiser un cerbère lors de mon chargement, j'étais tellement considéré comme un personnage de l'endroit, lecteur fou toujours en quête de titres introuvables (l'air désespéré du cerbère : « non, monsieur nous n'avons pas les *Cacastrophes de Duits* ») que je passais inaperçu bien que très visible avec mes piles. Mais le principe du couloir est de ne rencontrer personne.



Depuis je me dis que lorsque le désir est trop titillant, la poussée si violente, l'âme tant émue pour un objet quelconque, devenu soudain vital (à l'époque je m'étais mis au chômage pour lire), rien ne m'est inaccessible. Je connais des musiciens touchés par cette même frénésie de faucher pour ce qui concerne leurs instruments. Je les ai vus sortir d'un certain magasin des saxo-ténor, clarinettes basses et même un piano électrique. Comme pour ma librairie, dix à douze vendeurs, les caméras, les sonneries d'alarme, des cerbères à huit têtes. Rien ne les arrête. Le drame aujourd'hui pour moi est que je suis fou d'aviation.



Androïde ou tricheur

Un être humain devient un androïde s'il se laisse transformer en un instrument, s'il est manipulé, changé sans le savoir en un rouage d'une organisation qui le dépasse. Mais on ne peut changer en androïde un homme qui viole en permanence la loi. L'androïdisation exige l'obéissance et des comportements prévisibles. Dès qu'on peut prévoir scientifiquement les réactions d'une personne, on crée une race d'androïdes.



Mais les jeunes échappent à cette organisation. Ils sont imprévisibles, on ne peut jamais compter sur eux. Par paresse, par bêtise, par perversité, à cause de tendances criminelles – vous pouvez l'expliquer comme vous voudrez, les catégories reviennent au même : ils ne marchent pas à la baguette, et l'instruction subliminale, les discours idéologiques, les tranquilisants ou la psychothérapie ne peuvent rien y changer.

Les jeunes sont trop bêtes pour lire, trop blasés pour regarder, trop préoccupés pour se souvenir. Ils se révoltent, non pour des raisons idéologiques

et théoriques, mais par pur égoïsme. Ils se fichent complètement des menaces. On ne peut pas les acheter : tout ce dont ils ont envie, ils peuvent le voler, le fabriquer ou trouver une combine pour se le procurer. On ne peut pas les intimider, ils ont assisté et participé à trop de violence pour se laisser impressionner. Ils ont appris à filer quand un danger se présente, et, si c'est impossible, à se battre. Pendant qu'on embarque un délinquant dans le car de flics, un de ses semblables crève les pneus. Pendant qu'on change les pneus, un autre siphonne l'essence pour sa Chevrolet trafiquée et s'enfuit.

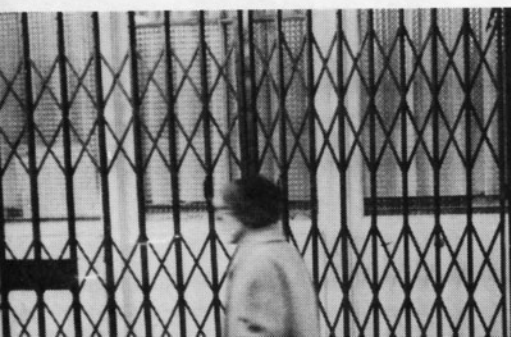
Nous imaginions la société technologique maléfique et toute-puissante. Nous ne pouvions imaginer de forces assez puissantes pour la combattre. Il ne nous était jamais venu à l'esprit que de jeunes délinquants pourraient bloquer le fonctionnement.

Un exemple : les « phone-freaks » qui peuvent téléphoner gratuitement à tous les endroits du globe. Aucun écrivain de science-fiction n'avait prévu quelque chose comme les phone-freaks.

Les inventions de la science appliquée, tous ces gadgets miraculeux, ce télescopes à infra-rouges et ces micros qui enregistrent à travers les murs ou à des kilomètres de distance, peuvent tomber dans de « mauvaises mains », c'est-à-dire dans les mains de ceux-là mêmes qu'on espionnait. Les dispositifs de surveillance peuvent servir à vous prévenir à l'avance de descentes de flics.

Si, comme cela semble être le cas, nous nous dirigeons vers la société totalitaire, la règle de conduite la plus importante pour la survie de l'individu libre et humain sera : tricher, mentir, se défilier, contrefaire des documents, se cacher, construire dans son garage des gadgets électroniques plus malins que les gadgets du système.

Ph.K.Dick



Mais trop c'est trop

L'histoire du Vrai Art Nouveau et du métro est exemplaire. Il y a six ans de cela la RATP (prononcez la r' tape) décidait de se débarrasser de ses poinçonneurs pour installer des machines. L'investissement était important certes, mais les machines ne font jamais grève et ne cotisent pas à la sécurité sociale. Dès la première machine mise en place, les usagers commencèrent à frauder de tous côtés et la r' tape dut embaucher de nouveaux contrôleurs. Ceux-ci n'y suffisant pas, il lui fallut alors imaginer et installer de nouvelles machines plus coûteuses et plus sophistiquées. C'est cette édifiante histoire de la r' tape, de ses robots et de ses contrôleurs, toute en fine dialectique, que nous allons vous raconter.



La machine à TICTAC

La machine à TIC TAC est la première trouvaille de la RATP. C'est un bloc imprimeur muni d'une petite fente, vous y glissez votre tikson et TICTAC le voilà perforé et encre. Une telle machine existe encore dans les autobus. Bien sûr il suffit d'y glisser n'importe quoi, une rondelle de saucisson ou un ticket usagé et le tour est joué. Très vite notre r' tape éventa le coup et fait ôter en 73 toutes les machines pour les remplacer par d'autres.

L'aveleur magnétique

Pour son second robot la RATP ne lésine pas sur les moyens. Elle installe partout des aveleurs de ticket magnétique associés à des tourniquets-barrières à trois branches courtes. Ce qui nécessite de transformer l'ensemble de la billetterie, de brancher tous ses nouveaux robots sur ordinateur et de les munir d'une sonnerie d'alarme.

Elle s'aperçoit cependant très vite qu'il est enfantin de ne pousser que légèrement sur la



branche du portillon pour que celui-ci retourne en arrière et permette à l'usager suivant de passer gratis (et ainsi de suite). Elle perfectionne alors son dispositif en remplaçant les tourniquets par de nouveaux, à branches longues, qu'il est impossible (théoriquement) de faire revenir en arrière.

La carte orange

Dans le même temps est généralisé le système dit de « la carte orange » qui vise à mettre fin à la fraude quotidienne tout en séparant le bon grain (les honnêtes travailleurs à carte) de l'ivraie (les irréguliers, les marginaux). Cela réussit mais dans certaines limites. D'une part il devient « socialement » difficile d'augmenter le prix de la carte orange. D'autre part les tickets augmentent, eux, et cela démultiplie les fraudeurs. Enfin, nombreux sont ceux qui préfèrent ne rien payer.



Les tentacules

Si les robots magnétiques couinent en présence d'un faux billet, il est toujours possible de sauter par-dessus ou de passer en dessous. C'est fait en une seconde. Les guichetiers n'ont pas toujours l'œil rivé sur le public et il existe de nombreuses entrées et sorties isolées. Aussi la r' tape a décidé d'installer un peu partout un système de *tentacules métalliques* comme en connaît déjà la dissidente station Barbès. Ce sont de longs bras mécaniques qui pendent à longueur d'homme devant le passage du tourniquet pour éviter toute tentative de saut. Elles font très « les martiens attaquent » mais sont inefficaces. Un joli petit coup de latte dans le tourniquet et celui-ci bascule avec la tentacule

Prévisions

Selon une enquête de France-Soir publiée en février 79 la RATP avoue 80000 fraudeurs et déclare en arrêter 6000 par mois soit 1 sur 400. Elle déclare que cette situation va l'obliger à installer partout ses terribles tentacules, à bloquer les sorties des tourniquets et à redoubler la surveillance, surtout dans les secondes classes.

La passe

Note d'optimisme

Au moment de passer le portillon, soit de commettre l'acte légal ou illégal, le voyant vert « passez » est déjà allumé. Je passe donc en ayant soin de refaire le geste de mon prédécesseur anonyme : pousser le tourniquet très légèrement en se faulant de façon à ce qu'il retombe en arrière, à sa position initiale. Le voyant vert restera encore éclairé jusqu'à ce qu'un ignorant égoïste fasse le geste lourd, légal.

Lorsque la machine te fait ce joli clin d'œil c'est une jolie note d'optimisme dans la vacherie quotidienne.

Mathématique

Calculer combien la RATP dépense en machines et contrôleurs depuis la liquidation des poinçonneurs est amusant. Plus amusant encore serait de vérifier si elle ne perd pas *plus* en voulant à tout prix empêcher les fraudeurs plutôt que de les laisser en paix. Mais le mauvais exemple risquerait de devenir contagieux. L'estimation des dépenses ou non de la RATP est à la mesure de cette contagion. C'est une mathématique morale.

La rue s'en va

Régulièrement une campagne de presse s'en prend au métro, à sa faune, à son insécurité, à ses fraudeurs. Tout est fait pour asperger ses couloirs, contrôler sa brocante et chasser les voyous. A leur place quadrillent en groupes armés des molosses aux pleins pouvoirs susceptibles de vous embarquer, vous tabasser ou vous déshabiller sous prétexte de fouille. Le rêve de la RATP est un métro commerçant, propre et interdit aux chiens. Un grand Prisunic étroitement surveillé. Avec sa banalisation générale, c'est encore de la *rue* qui disparaît.

Concours d'élégance

Dans un seul mouvement, de la porte d'entrée au portillon, passer, à deux collés l'un à l'autre, en bondissant au-dessus du tourniquet, en frappant d'un coup très sec la barre, à toute vitesse et avec naturel suscitent des chorégraphies tout à fait remarquables – semblables à celles maïques des animaux sauvages qu'on adore filmer au ralenti.

La vitesse des danseurs est telle que l'œil du contrôlé est incapable de les enregistrer.

Le coup du Jacques Martin

En coupant en deux votre ticket dans le sens de la longueur : vous obtenez un billet à demi-tarif.





Poupée (Modes et Travaux)

Avec le papier cellophane de votre paquet de cigarette, vous habillez votre ticket et vous le fermez d'un petit bout de scotch. L'affreux tampon noir s'imprimera alors sur le papier transparent et laissera votre ticket, même démagnétisé, vierge de toute trace. Faites-en des réserves, tous vos voyages en bus seront gratuits. Imparable.

Film muet

Les portes de sortie sont souvent des portes d'entrée. L'exercice est plus ou moins facile selon les lieux et les heures. Mais certains ont trouvé une autre solution beaucoup plus dangereuse mais aussi plus radicale car elle ouvre les vannes d'une fraude collective intensive : il suffit de pêter la vitre et il ne reste plus alors que le cadre stupide d'une porte inutile. L'effet comique, bien connu, est garanti lorsque les mains, au moment de pousser, traversent le vide et entraînent tout le corps en avant.

La R.A.T.P. aime Gillette

Le paquet de lames y passe sans que la machine bronche.

Les réducteurs de tête

L'autoréduction est une des légendes tenaces de l'extrême-gauche politique. Elle désigne une ris-tourne que s'autorise à pratiquer un individu ou une collectivité au dépens des tarifs publics au nom de la cherté de la vie. L'autoréduction se veut légitime, réfléchie et rêve toujours de mouvement de masse. Elle est le vocable politique de la fauche et de la gratuité active. Elle est au VAN ce que la « récupération » anarchiste était au vol.

L'autoréduction a connu ses moments de gloire en Italie dans les années 74-75. Pendant plusieurs

mois des dizaines de milliers d'ouvriers, de chômeurs, de retraités, refusent de payer la totalité de leurs factures de téléphone, de gaz, d'électricité, de transports. Le mouvement gagne plusieurs grandes villes : Rome, Milan, Turin, Bologne, Naples. Dans le même temps un vaste mouvement de squatts se développe qui reloge des centaines de milliers de familles et bouleverse la vie des quartiers. L'extrême-gauche et le parti communiste l'animent. Souvent les retombées sont cruelles avec le retour du bâton de l'Etat mais



des avantages réels sont obtenus (surtout dans le logement).

A la suite de ces mouvements un large phénomène de sabotage des transports s'est perpétré en Italie. Les machines de compostage et de contrôle des bus et des trains se voient régulièrement détruites. De civile la désobéissance est devenue moins respectueuse.

En France l'auto-réduction est devenue une petite mode politique d'organisations sans ressort, un vœu pieux d'écologiste, un repère journalistique dans le catalogue établi des tendances sociales. Un mot affreux.

Les gratuiteros

Pourtant il y a quelques années, pour un nombre relativement important de mélomanes (suffisamment pour enfoncer un cordon de flics ou de solides portes) il n'était *jamais* question de payer un concert. A chaque fois, devant les portes des salles de spectacle, une bonne cinquantaine de personnes, se reconnaissant sans hésitation, se regroupaient et agissaient instinctivement, sans un seul mot d'ordre. Simple *formalité* qui se déroulait avec rapidité, efficacité et une violence proportionnelle à celle des gardiens de la recette.

Cependant, une fois au Palais des Sports, sous la poussée de je ne sais plus quelle organisation qui avait rameuté plus de « gratuiteros » par un slogan du genre « la musique au peuple », la simple formalité eut des développements plus radicaux, et peut-être funestes. Mai 68 d'un soir, ce moment au Palais des Sports restera pour tous ceux qui l'ont vécu dans les annales des grands frissons. Une véritable attaque de château-fort : le Palais des Sports encerclé par des cordons de flics et de barrières métalliques que les assaillants utilisèrent comme béliers pour enfoncer les rangs de flics, et enfin, dans un fracas exaltant, les larges portes où s'engouffrèrent des hordes trop enivrées pour s'en arrêter là. Tandis que *Gong* jouait, les « gratuiteros », emportés par la folie du pillage, faisaient main basse sur le fric, cigarettes, alcools, boissons, chocolat, cacahuètes, papier-cul, etc, qui allèrent voltiger dans la salle au-dessus des milliers de têtes ahuries. Plus tard, quand les flics, qui nous guettaient à la sortie, coupèrent l'électricité dans le Palais, il y eut un autre western dans la rue, avec CRS et vitrines. Je ne me souviens pas que cette nuit eut un retentissement particulièrement important dans les médias, mais il est peut-être plus difficile depuis de forcer l'entrée d'un concert.

Qui voyagera verra

Les voyages déforment la jeunesse. Sur le chemin notre belle France vous paraîtra bien riquiqui, ses coutumes *très* laborieuses et son esprit petit. Vous rencontrerez hors Occident des milliers de gens ignorant la religion du travail, vivant au jour la saison, disponibles. Mais qui voyagera verra. Si vous voulez perpétuer votre voyage, continuer votre route en réalisant quelques jolis bénéfices, voici quelques astuces fort classiques :

1 - Les fameux voyageurs-chèques

L'American Express fait la publicité de ses « voyageurs chèques » sur le thème : « *Si vous les perdez, on vous les rembourse* ». Alors faites coup double, gardez-les et perdez-les. Comment ? Vous allez à l'autorité de police déclarer leur vol ainsi que divers papiers et vous voilà muni d'un tampon officiel. Vous vous rendez aussitôt à l'American Express qui vous les rembourse (soit en liquide, soit en nouveaux voyageurs). Elle vous demandera





vosre adresse en France et votre lieu de travail. Bidonnez tout, arrangez-vous. En sortant vous aurez doublé votre mise. Si vous avez perdu 2500F vous voilà en possession de 5000F. Bonne route.

2 - Les cartes de crédit internationale

La difficulté est de l'obtenir. En général les banques ne l'accordent qu'à leurs clients réguliers et au bout d'un an de loyauté. A vous de jouer en prévision d'un voyage. Lorsque vous partez, à peine arrivé dans un pays non-occidental, vous envoyez à votre banque une déclaration de perte datée de votre jour d'arrivée et faites opposition à toute dépense. Mais vous dès lors dépensez sans compter. Achetez du matériel, des cadeaux, ce que vous voulez mais tirez, tout est à l'œil. Il est exceptionnel de demander une carte d'identité pour une carte de crédit internationale (l'avoir c'est déjà être quelqu'un). Surtout dans les magasins accrédités. Le temps que votre déclaration de perte arrive en France, qu'elle soit enregistrée et qu'elle retourne en Afrique, en Orient, dans les îles ou en Amérique Latine vous avez le temps de claquer quelques briques avant de disparaître.

Les carnets de chèques

Toujours dans un pays non-occidental (où le contrôle et les communications sont plus rapides), juste avant de rentrer ou de changer d'horizon,



vous vous ouvrez un compte dans une banque du pays. Vous donnez 1000F ou 1500F, ce qui est une somme, votre nom, votre passeport, une adresse bidon, tout est réglé. A peine les 2 carnets de chèque en poche vous tirez en quelques jours, pour quelques briques et vous quittez rapidement le pays. Le temps que tous vos chèques soient enregistrés, vous serez loin. Le seul risque : être fiché Interpol.

4 - Un principe

Ecoutez les vanistes des pays visités.

Ça suffit



Ça suffit, nous n'allons pas tout vous révéler. Sachez qu'il est possible de téléphoner à l'autre bout du monde gratuitement avec un simple morceau de fil de fer dans n'importe quelle cabine jaune. C'est un jeu d'enfant. Ceux qui nous ont donné le truc, immigrés pour la plupart, ont *toujours* trouvé le moyen de téléphoner gratis de l'autre côté de la planète. Alors, cherchez que diable, ce n'est pas grand une cabine téléphonique !



Plus de
3000 emplois
vous attendent.

Renseignez-vous.

543.43.43



TELECOMMUNICATIONS DE FRANCE

BOULEVARD DES FORGES ET TELECOMMUNICATIONS



Modes et travaux

Comment trafiquer son compteur E.D.F.

Comment crever de chaud tout l'hiver, vivre nuit et jour dans les sons et lumières, disposer des dernières techniques électriques, user d'appareils ménagers et laisser tout cela allumé sans s'inquiéter ? Autrement dit comment profiter aujourd'hui des merveilles de l'électricité sans déboursier plus qu'un petit consommateur disposant de 4 ampoules et un camping-gaz. Comment ?

Mais en trafiquant son cometeur EDF.

1 - Pour les bricoleurs

Vous fabriquez en deux exemplaires un fil électrique terminé de chaque côté, grâce aux vertus du shatterton, par une aiguille. Vous fichez celle-ci dans un des deux fils d'arrivée de votre compteur et la plantez dans *le même fil* (sinon boum !) de sortie. Vous faites de même avec l'autre fil aiguillé. Résultat immédiat : le courant évite le compteur.

2 - Pour les émêchés

Si vous disposez d'une chignole et d'une mèche 0,1, la plus fine, vous faites un trou minuscule dans le haut de votre compteur. Vous y glissez un petit fil de fer et bloquez la roue qui décompte votre courant. Résultat immédiat : vous ne consommez plus rien. Quand le releveur EDF passe, vous ôtez le fil de fer et la roue repart. Quand au minuscule trou vous l'avez couvert d'impalpable poussière.

3 - Pour les craintifs

Si vous disposez d'un compteur bleu, achetez un aimant puissant, fixez-le, la roue en sera ralentie.

Remarques

- Il faut savoir que si vous êtes pris, cela vous coûtera cher (dans la bricole d'amende).

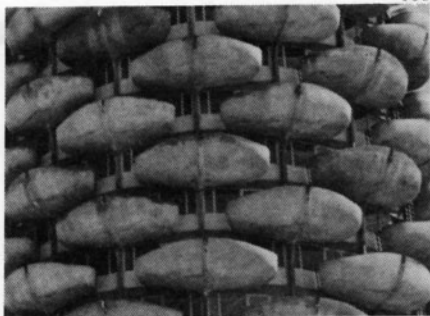


Aussi mettez tous les atouts dans votre jeu.

— Guettez les releveurs EDF qui annoncent toujours le jour de leur passage pour qu'ils ne tombent pas sur votre machinerie.

Gardez une consommation officielle *moyenne* et régulière. Si vous emménagez, fixez-la vous-même. Si vous commencez maintenant ne baissez pas d'un seul coup mais peu à peu et comptez sur l'électricité pour l'avenir.

— Sachez que nombre de gens trafiquent ainsi depuis des années sans anicroches (surtout en bloquant la roue).



De l'utilité des larmes

Marie, des sels, du vinaigre, madame se pâme ! Les dames du temps jadis s'évanouir, pourvu qu'il y ait quelqu'un pour les cueillir au vol. On voit encore ce genre de truc à la télé : l'actrice s'élançait courageusement en arrière, ce qui ne laisse pas d'impressionner.

Les femmes qui tombent dans le métro, les filles qui flanchent dans les concerts ne le font plus exprès. Elles s'écroulent bêtement vers l'avant. On peut le regretter, mais la coutume est désuète. Toutefois, à défaut de pâmoison, il est toujours utile pour une FEMME de savoir pleurer à bon escient.

Ainsi nous descendions Christine et moi, le boulevard Saint Michel par une belle après-midi de printemps. Dans une vieille 4 L pourrie. Port Royal, boing, la plaque d'immatriculation nous lâche. Coup de sifflet, premier flic, premières larmes. Sans faire de bruit Christine pleure en tendant ses papiers. « Mais ne pleurez donc pas, vous devriez vous marier, jolie comme vous êtes, et vous auriez une voiture neuve. Ça va pour cette fois, mais ne recommencez pas ». Ouf. Démarrage, fou rire, « t'as vu ? Il faut pleurer ». En tout flic

sommeille un protecteur. Au Luxembourg, nouveau coup de sifflet, même mélo, j'ai du mal à ne pas rire et je m'efforce de fixer un point pour pleurer moi aussi. Mais c'est déjà fini. L'embouteillage est tel qu'on met un quart d'heure pour arriver à la place Saint Michel. Ça recommence. Là, j'ai bien cru qu'elle n'y arriverait pas, mais si. Deux grosses larmes silencieuses (surtout ne pas faire de bruit) ont eu raison du troisième flic. J'admire.

Quand je serai grande, moi aussi je pleurerai.

Le bouchon

Le bouchon de 4 L (et de Renault en général) a plus fait pour démultiplier l'esprit du voleur que le casse de Nice. Si un bouchon disparaît, inmanquablement le volé en volera un à son tour sur une autre voiture. Un seul bouchon volé entraîne ainsi à sa suite une longue série de voleurs qui commettent souvent ainsi leur premier crime.



Radio Jules Van

Bonjour chers auditeurs,

Ici, radio Jules Van, voici un bulletin spécial d'actualité, réalisé à partir d'informations données par la grande presse le mois de mars 79.

Jeudi 1^{er} mars

Après celle de Longwy, la chambre patronale de sidérurgie de Valenciennes est mise à sac par plusieurs centaines de sidérurgistes d'Usinor Denain menés de licenciement. Bureaux, papiers, matériel passent par les fenêtres.

Longwy encore. La gare est occupée par un commando de sidérurgistes qui l'occupent et bloquent les trains de minerais. Le commissaire de police révèle qu'une dizaine d'impacts de balles ont été retrouvés sur la vitrine du commissariat à la suite de sa mise à sac la veille.

Jean Louis Peysson, meurtrier du voleur de sa voiture de plusieurs coups de Colt Spécial (balles blindées) est acquitté par la cour d'assise de Valenciennes sous les applaudissements du public.

Scandale au casino de Dieppe. Quatre croupiers et deux serveurs ont été inculpés. Ils détournaient de l'argent selon les techniques du baronnage. Le casino perdait ses 2,5% de bénéfices mensuels.

Plusieurs réfugiés roumains se sont enchaînés sous la tour Eiffel sur l'esplanade du Trocadéro afin de protester contre l'interdiction faite à leur famille de les rejoindre. L'esplanade du Trocadéro est depuis plusieurs années un lieu politique et théâtral d'intervention.

Vendredi 2 :

Les postes frontières de Neuf Brisach, Chalampe et Hunnige sur la frontière allemande sont toujours bloqués par les éleveurs de porc.

Le directeur de l'usine Michelin de Vitoria

enlevé par l'ETA basque a été libéré. Il accepte de renouvellement de la convention collective de ses 3500 employés.

Le tribunal correctionnel de Lille juge l'affaire « Duraton ». Duraton était dans un café quand deux policiers et un commissaire l'interpellent au cours d'une opération « coup de poing ». Le procédé est simple : intervenir n'importe où, à n'importe quelle heure et vérifier toutes les identités. Duraton refuse d'obtempérer, déclare être en liberté et donne comme date de naissance un numéro de téléphone et déclare s'appeler « Du-Raton ». Jugement : toute opération « coup de poing » est illégale, mais il est illégal de s'y soustraire.

Samedi 3 :

Un barrage doit être établi par EDF à Naussac, soixante fermes doivent être expulsées de leur vallée, jusqu'ici les manifestations et les déclarations d'opposition au projet sont restées sans réponse. Samedi, une déflagration audible à 3 km à la ronde troublait le calme de la vallée. D'importants dégâts matériels ont perturbé la continuation du chantier. C'était du plastic.



Le matériel de la Radio pirate « Trastour » a été saisi par la police sur la terrasse d'un immeuble. Elle émettait depuis trois mois.

Les chiens devront désormais chier hors des clous et à des lieux appropriés a déclaré le Maire de Paris. Les propriétaires seuls seront pénalisés (50F d'amende).

DU SIÈCLE



LE COMBAT
DU SIÈCLE



Les employés du casino de Dieppe arrêtés pour fraude ont déclaré truquer les roulettes.

Deux imprimeurs, un cadre de publicité et plusieurs autres personnes fabriquaient des faux-papiers dans un atelier de Garennes-Colombes. 1500F la carte d'identité et 8000F le passeport.



Une voiture des Renseignements Généraux a été complètement détruite dans une ruelle de Noveant près de Longwy.

Une émission de radio-pirate « Prenons la nuit » émet de 2h à 4h du matin sur la région parisienne. Au programme : « Les temps intenses ».

Le supermarché de Givors est en grève pour empêcher le licenciement d'une vendeuse accusée de vol. Depuis plusieurs jours la direction du magasin, qui affiche « Soldes monstres », recevait des coups de téléphone de dénonciation révélant plusieurs « vols à la détourné » effectués par des vendeuses. La police intervenait vendredi et arrêtait l'une d'entre elles. Sur la devanture du magasin, une affiche « En grève pour le respect des libertés ».

Dimanche 4/Lundi 5 :

Plusieurs loulous sont arrêtés à la sortie du bal de Louvenciennes où ils jouent avec des canettes comme tous les dimanches.

Trois vols parmi d'autres :

Deux voleurs ont embarqué chez Marcel Carné à Paris pour plusieurs centaines de milliers de francs, entre autre la chaîne HI-FI, du matériel photo et cinéma, des statuettes d'ivoire et le manteau de vison du cinéaste.

Dans un parking de la rue Georges V cinq hommes armés de mitraillettes s'emparent de 40000F portés par un mec tout seul.

Dans un train de banlieue, Alain Ricou, 16 ans, se voit entourer par six *rocky* et doit donner son larfeuille contenant 300F

Dimanche 4/Lundi 5 :

Les frontières belges sont bloquées par les producteurs de porc.

Un certain Monsieur Maurel, vieil et bel homme de 77 ans a été retrouvé dans un massif du Jardin des Buttes Chaumont, mort d'un arrêt cardiaque, en érection, le cul pointé en l'air, fort potelé, dit-on, ceint d'un porte-jarretelle affriolant.

Mardi 6 :

Les bureaux de l'Agence Nationale pour l'Emploi de Lille sont saccagés de nuit par des inconnus. Tous les fichiers de pointage sont dispersés.

La CGT se livre à une série d'opérations « coup de poing » à l'encontre du transport des minerais et de ferrailles qui approvisionnent les usines.



Mercredi 7 :

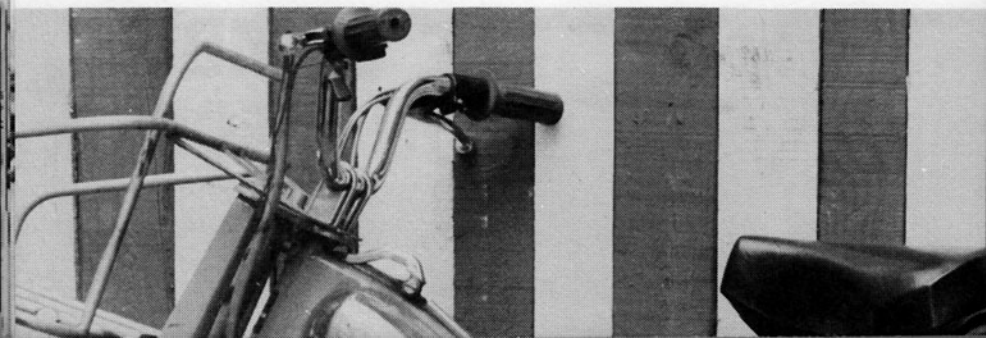
Les passagers d'une voiture qui avaient forcé deux contrôles de police à Forge-les-eaux ont dû s'arrêter. Le conducteur avait une balle dans la tête. Il était ivre.

11 tonnes de bœuf ont été volées dans les entrepôts frigorifiques cannois de « la Cheville Langonnaise ». Valeur : 240000F.

Le F.L.B. réalise cinq attentats pendant la nuit : plastic et bombes, dans les locaux de l'E.D.F. de Brest, de Paris et Guingamp.

La porte de la gendarmerie de l'Harteloire est soufflée.

Explosion dans les bureaux des Renseignements généraux.



Jeudi 8 mars :

Violentes bagarres toute la nuit à Denain entre les sidérurgistes et les CRS. Grenades offensives, balles en caoutchouc contre pavés et cocktail molotov. La presse titre : « Le Nord chauffe ».

Deux hold-up à Paris :

La perception de la rue Saint-Dominique, deux hommes armés se font gentiment remettre la caisse avec deux revolvers : 100000F

La perception de la rue Saussure, même scénario : 30000F.

Un vol : trois hommes pénètrent dans la bijouterie de Morsang sur Orge (Essonne), ils frappent le bijoutier qui leur ouvre le coffre. 600000F en or, bijoux et monnaie selon le commerçant.

Jeudi 8 mars :

Les tuyaux de gaz d'une aciérie de la région de Longwy sont percés par un commando CGT. A Longwy-Haut une lingotière destinée à l'usine de Rehon est déchargée par un commando CFDT.

Hara-Kiri et *Bazooka*, après *Libération*, sont condamnés pour attentat à la pudeur.

Le groupe des « féministes toutes griffes dehors » appellent à commémorer la journée internationale des femmes, la nuit, dans les rues de Paris. « *Reprenons la nuit* » est leur slogan.

Vendredi 9 mars :

Les affrontements continuent à Denain animés par les jeunes sidérurgistes qui ne supportent pas

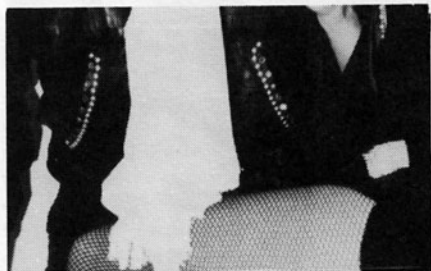


l'occupation policière de la ville. La CGT appelle à l'occupation de l'usine plutôt qu'à l'affrontement. La nuit est chaude.

Edouard Gruber, cheminot de 38 ans, chômeur, se suicide.

La SFP est en grève. La télévision tourne au programme minimum. La CFDT veut lancer « l'écran noir ». Plus de télé du tout.

La rue et la nuit sont reprises par 2500 femmes qui échappent à la « protection » policière.

**Samedi 10 / Dimanche 11 :**

Tous les lycées de Metz se mettent en grève pour rien, ils ne savent pas trop ce qu'ils veulent, là ils ont planté un rosier dans une cour, ailleurs ils ont cadenassé les portes des classes.

« Opération nuit bleue » en Corse où 25 attentats sont commis contre 25 établissements bancaires.

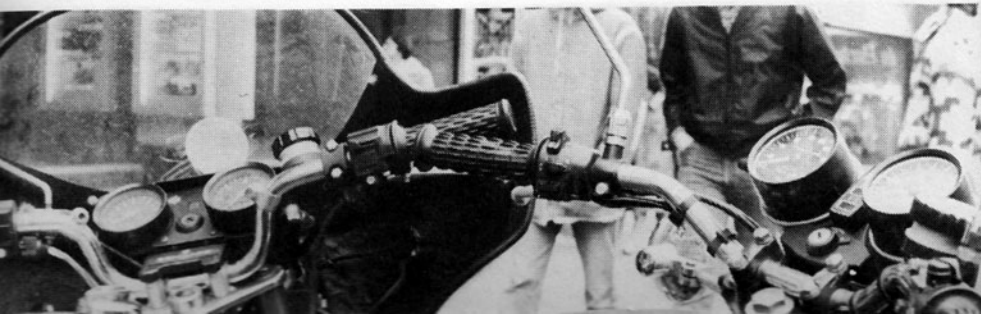
Deux détenus se sont évadés ensemble de la prison de Melun, ils avaient trente-huit ans, ils croquaient 5 ans.

Lundi 12 mars :

Christian B, Raphaël H et JP.C attaquent un fourgon postal. Le conducteur se défend. Il prend une balle. Le sac ne contient que du courrier. Les trois sont arrêtés. Le procureur demande la peine de mort pour le tireur. Ils ont pris 16 ans chacun.

Le calme est revenu à Denain et les syndicats appellent à une marche sur Paris.

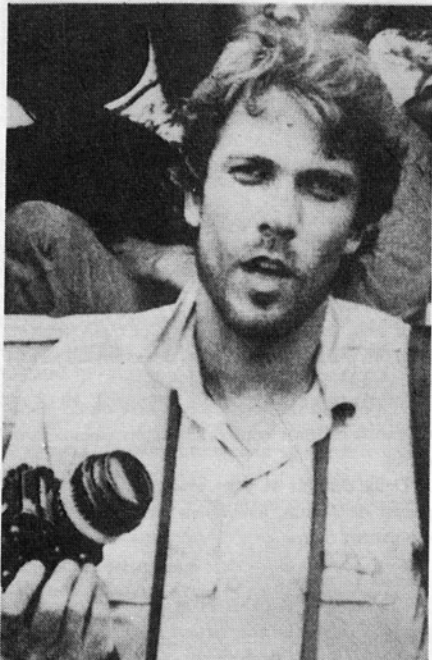
Trois cents autonomistes pétent tous les parcmètres des boulevards de Nantes et se bataillent une heure avec les CRS pendant le cortège syndical.



Mardi 13 :

Programme minimum à la télé.

Une étoile verte auto-collante est mise en circulation par les mouvements anti racistes pour protester contre les abus et les bavures des rondes de police dans le métro vis-à-vis des jeunes et des immigrés. Ceux qui la portent sont systématiquement arrêtés.

**Mercredi 14 :**

Comme chaque mois *Libération* comparait devant la 17^e chambre correctionnelle pour outrages aux bonnes mœurs et obscénité.

Opération « Sécurité » dans le métro. Les policiers ratissent. 30 personnes sont appréhendées. Un jeune immigré tente de s'enfuir. Il est matraqué et finira à l'Hôtel-Dieu.

Jedi 15 mars :

Le Pont de Mindin qui traverse la Loire à Saint Nazaire est un péage. Pour traverser le fleuve ou vous payez ou vous traversez à la nage. Les syndicats s'en mêlent. Plusieurs milliers de voitures passent sans payer.

Le cinéma Artel de Rosny en Seine Saint Denis. Il est 19 h. Quatre gus débarquent menaçants. « La caisse vite fait ». Le patron s'interpose. Un petit coup de crosse. L'oseille in fouilles les quatre s'enfuient.

**Vendredi 16 :**

Ils sont deux jeunes qui triment dans une boîte de jeans. Un jour la clef du dépôt traîne, il la ramasse et la double. En quelques semaines 6000 jeans disparaissent des stocks. Le patron s'affole. Flicaille. Enquête. Les deux sont gaulés. Le jeans ne paie pas.

Samedi 17 :

Le cinéma Rex est pris d'assaut lors du festival du cinéma fantastique par plusieurs centaines de jeunes gens décidés coûte que coûte à voir l'avant-première du film d'horreur : « *Massacre à la tronçonneuse* ». Des vitres explosent, beaucoup se coupent.



Dimanche 18 :

M. Eugène Noe, notaire et escroc, arrêté pour avoir détourné 15500000F sur le dos de ses clients est condamné à 12 ans de réclusion par les assises du Gard.

Lundi 19 :

Plus d'un millier de lycéens marseillais en grève veulent occuper la station régionale de FR 3. Les CRS interviennent. Bagarres. Les flics se déchainent.

Mardi 20 :

Marseille. Dans la voiture, deux pressés. Les policiers font du zèle. Le conducteur leur dit : « *Si vous n'avez rien à faire, allez arrêter des bandits plutôt que faire la chasse aux automobilistes. Allez vous faire foutre.* » Trois mois de suspension de permis de conduire.

Du 20 mars au 10 avril 1979

Partez sans payer.

2CV Spécial

Du 20 mars au 10 avril 1979

Partez sans payer.

GS Spécial

Mercredi 21 :

La BNP de Boulogne Billancourt. Trois personnes entrent : « *Tout le monde les mains en l'air.* » Ils raflent la caisse. L'alarme retentit, ils se sauvent, les flics sont déjà là. Fusillade. Un gangster est blessé d'une balle dans la tête. Les autres s'enfuient. Le blessé avait le contenu des coffres avec lui.

Judi 22 mars :

La comptabilité de la femme d'un des voleurs était exacte. Son mari et ses amis ont volé 61 bovins, 135 moutons et près de 500 porcs en deux ans. Ils opéraient de nuit sur les fermes normandes, abattaient les bêtes clandestinement et vendaient la viande à Paris.

Un maraîcher de Saint Cyprien est inculpé. On a trouvé chez lui 490 pieds de chanvre indien dont il tirait une herbe légère mais agréable qu'il comptait revendre cet été aux vacanciers.

**Vendredi 23 mars :**

100000 personnes manifestent dans Paris pour la défense de l'emploi. A la dispersion du cortège syndical, plusieurs centaines d'autonomes et de jeunes sidérurgistes font la guerre dans la rue, pètent une bonne cinquantaine de magasins et de cafés chics et se retranchent dans la gare de l'Est. Les premières barricades dans Paris depuis des années.

Samedi 24 et Dimanche 25 :

Rafles d'autonomes à Paris. Un des autonomes arrêtés au cours de la manifestation par le service d'ordre de la CGT était un flic.

Douze cambriolages sont effectués à Paris.

Lundi 26 mars :

Un détenu de 17 ans s'est pendu dans la prison de Draguignan au quartier des mineurs. Il avait été arrêté pour vol avec agression.

Le syndicat Force Ouvrière condamne pour la 2^e fois les grèves sauvages dans les entreprises.

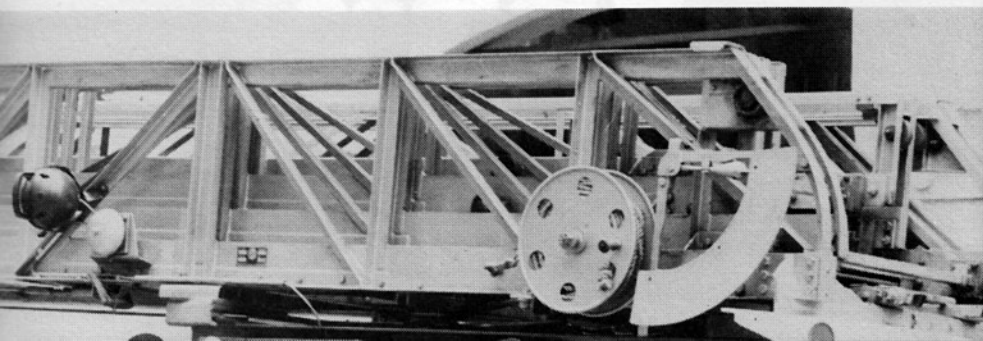
Claude Brigand, 37 ans, tente de s'échapper de la prison de Fleury Mérogis. Il est surpris. Séquestre un maton. Les tireurs d'élite interviennent et le blessent à la main. De l'autre côté du mur une échelle était dressée.

Mardi 27 :

Trente deux autonomistes et manifestants de la « marche sur Paris » passent en flagrant-délit pour « violences à agents ».

La gauche est majoritaire avec 52% des voix aux élections cantonales.

La radio « *prenons la nuit* » émet de 3 heures à 5



heures du matin. Paris et sa banlieue un programme spécial « Vrai Art Nouveau ».

Mercredi 28 :

Trois pharmacies sont cassées autour de la porte de Saint Ouen, le tableau B disparaît. C'est le 18^e casse de pharmacie du mois dans la région parisienne.

Deux lycées parisiens, Paul Valéry et Maurice Ravel sont en grève avec occupation, à la suite des bagarres de rue de samedi où plusieurs lycéens ont été arrêtés.

Le responsable du tiercé truqué « bride abattue », Robert Laouira, « celui par qui la fraude arrive » est condamné à trois ans de prison ferme, 30000F d'amende et 10 ans de privation de droits civiques.

Nadine Brigand, épouse de Claude Brigand qui avait raté son évasion la semaine dernière, parvient lors d'une perquisition à son domicile à tirer au 11,43 sur les policiers avant d'être arrêtée. Aucun policier n'est blessé. Nadine Brigand est écrouée pour tentative de meurtre.

Jedi 29 :

Madame Germaine, 62 ans, est arrêtée à la sortie de « la Parisienne » de la rue Amelot par un policier en civil pour vol à l'étalage : trois boîtes de canigou, deux tablettes de chocolat, un roastbeef d'un kilo. 3 heures au poste. 100F d'amende.

La patronne d'un café de la place Alésia qui portait à la banque les mises du loto est agressée à 200 mètres de chez elle. Une moto attendait le voleur.

Vendredi 30 :

A Three Mile en Pennsylvanie, une pompe de refroidissement éclate dans la centrale nucléaire. Des centaines de personnes sont évacuées. A Paris, dix locaux d'EDF sont peints de slogans et d'insultes écologistes.

TDF met au point un nouveau système de brouillage des radios libres.

La CGT rencontre le patronat et exige l'ouverture des négociations sur l'emploi et particulièrement dans le Nord.

Un gang de voleurs de voitures de Strasbourg est démantelé. Deux CRS ont été arrêtés ainsi qu'un peintre en bâtiment et un garagiste.

Le « N.A.P.P. », « non aux parkings payants », a détruits 322 parc-mètres dans le centre ville de Marseille en quelques heures.

Mars s'achève, des milliers d'autres informations ne nous sont pas parvenues, plus minuscules encore ou plus spectaculaires, c'était un mois parmi d'autres, des nouvelles parmi d'autres...



berliet



Salle des pas perdus

La salle des pas perdus de la gare Saint Lazare, tous le vendredis soirs, du temps des grandes démonstrations « maos », quelle folie. Ils arrivaient à 5 heures avec deux, trois panneaux, quelques hurleurs de foule, une saynète toute prête sur n'importe quel sujet et c'était le délire. En une heure l'immense hall était transformé en un forum grouillant, les gens s'arrêtaient le temps d'une prise de parole, les embrouilleurs embrouillaient, les prises de bec éclataient, souvent les flics intervenaient et se voyaient pris à partie, ils étaient de toute façon noyés dans la gigantesque fourmilière de la gare où s'emmêlaient mille attroupements, mille discussions. Les quinze



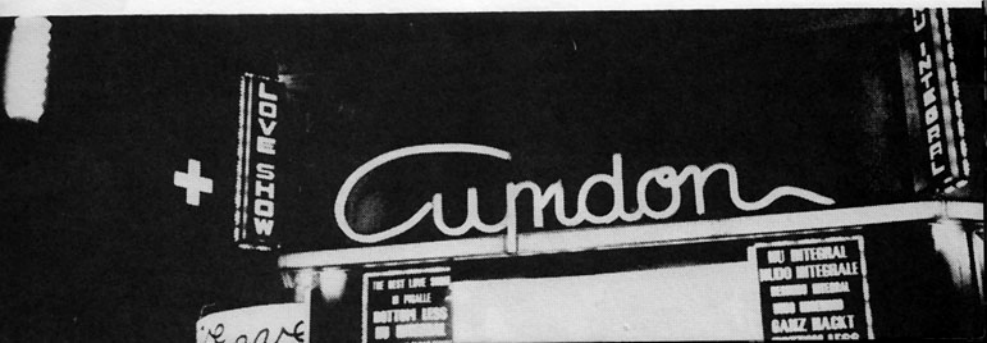
« maos » de temps à autre resurgissaient avec leur théâtre, leurs provocations, leur crieur, et l'attraction reprenait, eux aussi étaient dans la foule infinie du vendredi, avec des gens ratant dix trains de suite pour finir leur engueulade, d'autres écoutant, trépanant, découvrant des copains, draguant. Les discussions étaient sans cesse repri-

ses, relancées, dramatisées, liquidées de groupes en groupes, serpentant entre les voyageurs, les badauds, les pressés, les solitaires, les nerveux, les réacs, les gauche, les droite, les discussions perdues mélangées, parties on sait où mais là, bruyantes, sous la haute voûte métallique de la gare, ces milliers de rencontres, de frottings de cervelles, durant parfois jusqu'à 22/23 heures avant que les derniers groupes de parleurs fanatiques se disloquent et rentrent enfin chez eux, affolés d'avoir trois heures de retard.



Spécial idiot

Imaginons qu'un groupe se constitue qui s'appellerait « *Le voleur de contravention a encore frappé* ». Imaginons que ce groupe rafle quelques centaines de contraventions dans tout Paris. Imaginons qu'ils envoient à *Libération* et ailleurs la photo du



paquet des dites contraventions en train de brûler joyeusement. Imaginons ensuite que quelques personnes saisissent là le prétexte pour ne plus payer de contraventions du tout : « *Mais, Monsieur l'agent, je n'ai jamais vu cette contravention-là, le groupe de voleurs a encore dû frapper.* » Imaginons que l'idée se répande et que de plus en plus de gens confient leurs contraventions à leur propre groupe soudain constitué. Imaginons que, à la longue, plus personne ne paie de contravention, que les groupes formés se soient multipliés par autant d'automobilistes justifiant la perte de leur contravention par quelques photos de Libé, un peu floues peut-être mais représentant sans nul doute des contraventions.

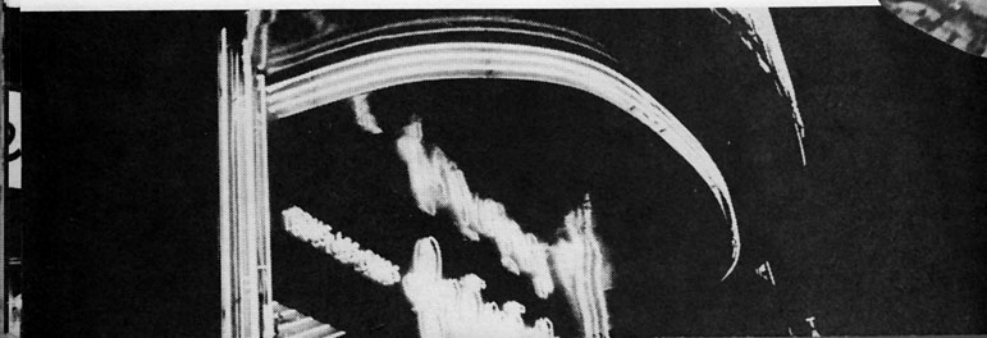
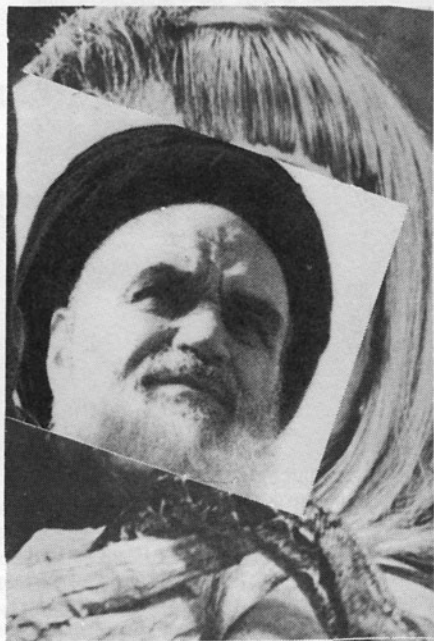
Imaginons les grises rangées de parc-mètres dans nos ville. Imaginons qu'un groupe se constitue qui s'appellerait « *Le bombeur de parc-mètre a*

encore frappé ». Ces droles de drilles occuperaient leurs loisirs à peindre en belles couleurs phosphorescentes les tristes parc-mètres de nos rues. Imaginons alors qu'il faille un certain temps à les gratter. Un rapide calcul suffirait à montrer que le prix de la bombe de peinture serait vite rentabilisé, vu qu'avec la même cartouche l'opération peut s'effectuer une bonne cinquantaine de fois. Imaginons alors qu'au pied de chaque parc-mètre, un policier fasse la grue et que l'opération devienne difficile. Imaginons que le groupe « *Le bombeur de parc-mètres a encore frappé* » se radicalise et se transforme en « *Le buteur de parc-mètres frappera à 0 h 50* ». Imaginons donc qu'il faille un temps assez long pour changer les parc-mètres butés.

(Van 75, Libération)

Cinoche moche

Je m'ennuie dans ma chambrette. Dehors la place est déserte, il pleut des hallebardes, le dernier troquet est fermé, c'est l'heure humide et glauque. J'allume une clope de H, décroche le téléphone et appelle les flicaillons : « *Allo, vite, vite, je vous appelle de la cabine de la place X, une dizaine d'Arabes pètent la devanture du café, ils sont ivres, venez, Ablalalalalala* ». A peine raccroché, je sonne les pompelards : « *Allo la caserne, tout brûle chez moi au café de la place X, un faux contact sûrement, le comptoir brûle, mon extincteur est vide, O merde, la cuisine s'y met, qu'est-ce que je peux faire ? AAAA* ». Je raccroche et m'installe à la fenêtre. Une fois sur trois ils se déplacent et la petite place s'anime, je les vois aller et venir autour du square nul, les lampadaires leur font une allure de martiens, je mets un disque approprié, c'est le cinoche-téléphone.



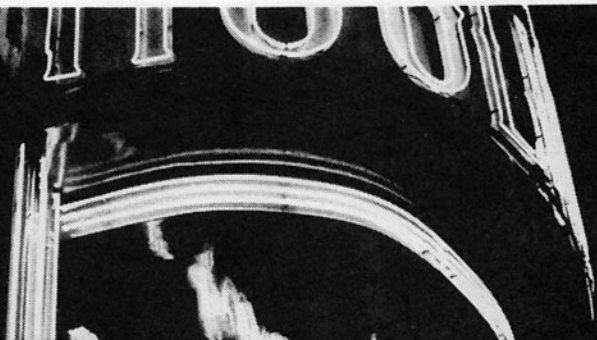
Jouer au grand jeu de l'Ennemi public n° 1

Docteur Jekyll et Myster Hyde, ce n'est pas fini. Le bon citoyen d'un côté, perché dans des quartiers banlieusards à haute sécurité et le criminel de l'autre, destiné au Q.H.S., tout ce charmant pile ou face du gentil et du truand nous a été resservi cette semaine avec l'affaire Mesrine dans la presse « déchainée ».

Les habitués de la délation et des services de la préfecture (*France-Soir*, *L'Aurore*, *Le Parisien Libéré*) ont publié les portraits-robots et suivi de directives policières qui étaient de salir Mesrine pour le pousser à sortir de ses gonds. *L'Humanité* s'est fendu de son éternel baragouin sur les « faux héros chargés de retirer des forces aux luttes qui menacent le système » et en a profité sous la plume de Jean George, pour ressortir le vieux concept stalinien « d'instinct de classe » opposé au criminel « instinct de mort » de Mesrine. (Je me demande à ce propos quel est l'instinct de classe chez le mérou). *Le Monde*, de son côté, ne se mouillait guère et gardait une prudente réserve : ces trucs de gangster, il faut les prendre avec des pincettes.

Dans cette histoire mouvementée, Mesrine apparaît comme un individu qui lutte seul contre un Etat hyper-centralisé et sa police reconnue comme une des plus puissantes d'Europe. Un mec en cavale sans soutien politique, sans mouvement et sans parti qui mène sa guerre particulière contre une des formes les plus terrifiantes de l'enfermement. Haro sur le bandit.

Cette situation d'individu seul face à l'Etat ne peut manquer d'amuser. Voilà que Mister Hyde se multiplie singulièrement : *France-Soir* publie hier, 7 portraits de Mesrine dont un en première page où celui-ci ressemble tant à un visage de Mitterrand matiné Giscard d'Estaing (le côté play-

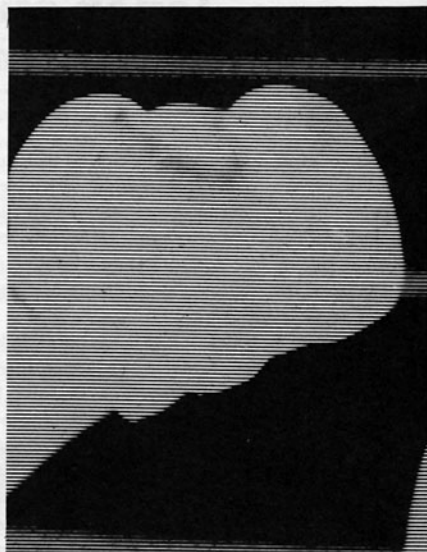


boy) que c'en est gag. En regardant toutes les autres photos publiées dans la presse, on arrive à une bonne *vingtaine* de Mesrine tour à tour chauve, avec et sans lunettes, casquette, moustache, jeune, vieux, grassouillet, monsieur Tout-le-monde. Mister Hyde redevenu Docteur Jekyll.

Dans une telle situation, tout un chacun peut dès lors jouer au grand jeu de la *Prolifération de l'Ennemi public n° 1* dont voici quelques principes :

1. S'habiller et se faire la gueule Mesrine grâce dessins et aux photos publiées.

2. Ainsi accoutré, se balader un peu partout dans les villes et les recoins de campagne en choisissant ses lieux (banques, maisons de juges, de commissaires, bâtiments officiels, pavillons de banlieue, QHS) et ses attitudes, afin de permettre au plus grand nombre possible de braves gens de vous dénoncer ou de vous cacher. S'ils vous cachent, ça sera d'autant plus plausible.



3. Multiplier les appels anonymes et les prétendues caches de Mesrine. Insister jusqu'à ce qu'on vienne vérifier.

4. Préparer dans toutes les salles de rédaction des interviews de M. et partir en douce dans un endroit loufoque en s'assurant qu'on est bien filé.

5. Photographier « Mesrine » en milliers d'exemplaires. Publier des visages de policiers en civil signés Mesrine.

6. Le risque du jeu étant un fort déplacement de police, savoir moduler...

6. Parler le plus possible des Quartiers de Haute Sécurité.

8. Se changer de personnage. Se déguiser. Mener une vie différente. Changer de peau.

9. Inviter Mesrine chez soi pour Noël. C'est *chic*.

10. Mener la vie dure à la police.

11. Ne pas laisser l'Etat vous marcher sur la gueule.

Racam, *Libération*, décembre 78

NARCISSE

SEXY LOVE SHOW

Les lendemains qui chantent

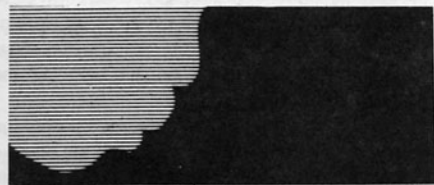
Le pavé jamais plus ne s'ensanglantera du sang du peuple. La Commune est une très vieille histoire, mais Charonne et 68 aussi. Cela n'empêche pas quelques jeunes vieux de la vieille histoire de rêver encore à une façon de répétition.

Mais la rue a exorcisé son passé en noyant les derniers pavés sous les plages d'asphalte. Il n'y a plus de rue mais des rues aux fonctions distinctes (ex : les allées piétonnières).

Les signes de la révolte se sont déplacés, l'ennemi maintenant c'est elle, la rue, dans son immense laideur, son effroyable inhumanité.

Nous sommes environnés, enceints par la colique industrielle. Au croisement des regards, n'importe quel petit geste saillant dans l'aplatissement général, ébahit. Nous avons anticipé, sur le plan de la conscience collective, la SF de la société technologique.

Demain : le retour des poètes. Nouveaux

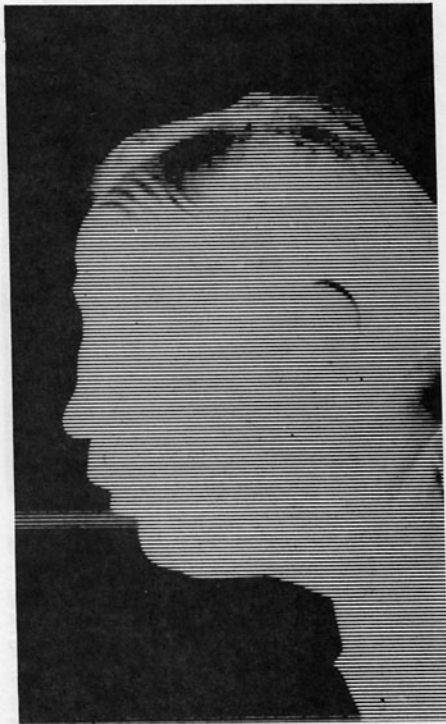


poètes, of course. Distribuer des roses ou déclamer des textes dans la rue pourra bientôt passer pour du Vrai Nouveau.

La violence gratuite aura fait la preuve qu'elle précipite la tendance répressive de l'Etat Moderne et ces poètes, bien qu'embarrassés par l'indélicatesse du marketing, mais grassement rémunérés par les mairies, accepteront la responsabilité d'une audience populaire en ayant conscience d'assumer un rôle historique dans la fusion de l'art et de la politique.

Parallèlement, on se sera rendu compte de la nécessité de libérer officiellement le besoin trop frustré des dévouements collectifs. Sous la haute surveillance de fonctionnaires psychosociologues, de grands carnavaux seront organisés dont les déroulements seront réglés d'avance, comme au catch.

Ces lendemains qui chantent sont pour très bientôt, le VAN vous le prédit en les précédant...



NU INTEGRAL

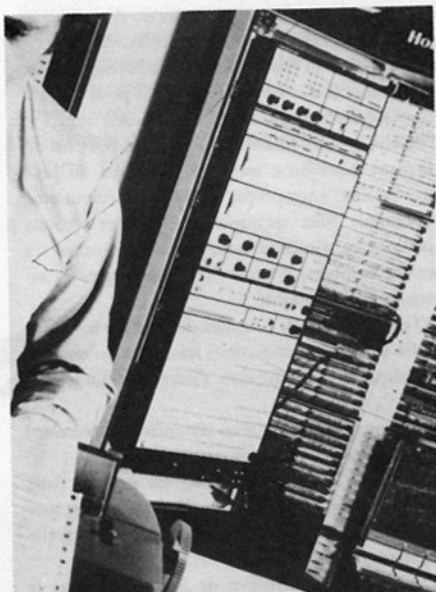
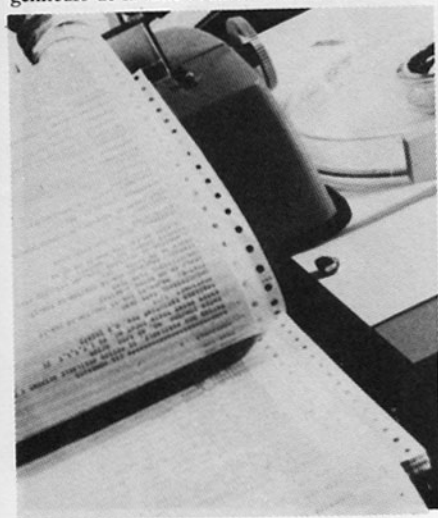
LIFE SHOW

Hantises Nuit de mai

Le temps allait oublier l'éternité.

Les médias de l'absurde en ont le souffle très court : le réel est de retour. Il est vivant le dieu dépecé, il vibre dans le verbe du fils, car elle était bien trop longue l'absence de l'homme à lui-même, l'absence du père.

Il est de ces incendies mystérieux de ce que s'y focalise du fond immémorial de l'esclavage les rayons de la vérité, ils embrasent les horizons mornes de l'ignorance et y font lever ces soleils des voyants qu'on appelle « voyous », parce qu'à travers leurs prunelles de violence, quand tout le peuple dort, eux ont encore le regard de l'affront fait à la vie, et dans leur colère, ce germe d'amour d'où naissent les fleurs de l'éveil. Ils sont les géniteurs de la lune : l'âme collective.



Nuit de Mai. Paris-mon corps cherche Paris-mon âme, Paris-l'homme cherche Paris-la femme, le jeu de la rencontre évoque l'esprit d'un JE Infini de tous les temps, de toutes les âmes, de tous les corps, de toutes les lèvres, de tous les sexes, de tous les hasards.

L'insurrection résurrectionne, les gestes de l'émeutier réssuscitent la rue : l'unité indissoluble du corps, de l'espace et du temps maîtrisé.

Le général vacille, le général couvait. De rue en école, d'école en usine, de crâne en crâne, de cœur en cœur, « de toi en moi », l'émotion se répand : on ose encore la liberté et encore à Paris ! Aux indifférents, l'onde restitue leur peur, aux dirig-



geants leur incapacité, à la campagne, elle dit Paris ! A Paris elle dit Partout ! Le vieux général va chercher son armée, les ministres leurs syndicats car la police n'y suffirait pas. L'habitude avait tort. L'un se partage entre tous sans se diviser. Chacun est libre d'accepter ou de refuser le don de sa totale liberté, chacun est sa propre mesure. Naître et mourir font de la balançoire sur la barricade-miroir qui ne sépare que pour révéler les potentialités réalisatrices inouïes de l'unité.

Eclairs de Mai. Flashs de la création possible de nouveaux équilibres, messages du futur au présent, profils entraperçus dans une fulgurance prophétique afin qu'imprégnés de ces visions d'aucunes et d'aucuns entreprennent ensuite les travaux humbles, douloureux, magnifiques et silencieux de la Solitude.

O de nos corps de l'Amour déchiré et sans cesse purifié de la souffrance, dans les cycles du concret où chaque artisan du don s'initie à l'Œuvre du Réel.

O la vie qui communique en elle-même émerveillée !

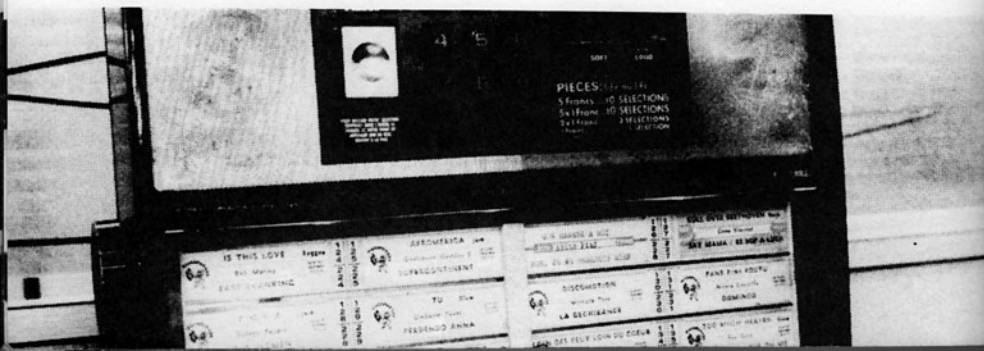
O le geste précis au moment précis !

A chaque instant où l'esprit est présent dans son geste, s'y déploie vers l'infini les arcanes de l'Unité qui sont les limbes de la Nouvelle Conscience Humaine.

Nuit de Mai, semailles de printemps dans le socle des mentalités à fleurir, le projet absolu de la conscience de soi, ce qu'ils appelaient « Dieu », et qui, dans la parole de vie nouvelle délivrera aux enfants de la promesse humaine le don infiniment précieux de son nouveau nom : le nouveau son du nouveau soi.

Il n'appartient pas à l'officiant de Mai de se souvenir que s'y ranime ou non le commentaire social, ni d'y participer. Il est vous à l'Instant. Ni l'avant, ni l'après, ni l'ailleurs, ne sont son royaume et c'est sa folie de l'Instant qui tout entière le possède, le transcende, l'illumine, jusqu'à ce que Mai et son message s'y consomment.

Richard Deshayes, *Libération*, n° 1000



SOUTERRAINS

Vrai Art Nouveau

LES HORS-LA-LOI DE L'ART-POP

Les Lip ont gagné leur pari, ils ont tous été réembauchés. En dépit des sorcières de mauvaise augure qui leur prédisaient une fin catastrophique. En ces jours de victoire, il faut se répéter la question : qu'est-ce qui a fait Lip ? On a parlé d'unité, d'une section CFDT attentive à la pensée ouvrière... C'est vrai, mais il faut aussi rappeler l'imagination, le rêve, le hold-up des montres, la paye sauvage, la communauté de Palente. Au cœur de la lutte des Lip, c'est autre chose qu'une grève qui s'est mise en place, une nouvelle façon de vivre, de réfléchir sur son travail, sur son

détournement éventuel, sur la guérilla anti-patronale permanente, sur l'illégalité...

Depuis Lip, dans toutes les expériences de production relançées, comme les ouvriers de Manust voulant rester dans leurs meubles, dans tous les actes de refus du travail, de « malversation » comme on dit, il s'invente quelque chose comme un renversement des valeurs comme enfin un art nouveau, un art de vivre et de créer.

Les exemples sont multiples...

Déjà, dans de nombreuses boîtes, officines et usines, la « malversation » régnait au bénéfice du travailleur ; chaque jour, il invente un truc nouveau pour se faire du fric sur le dos du patron, chaque jour, l'imagination se développe dans la pratique du sabotage d'un boulot dont il ne récolte que les fruits desséchés. Le beau fruit mûri au soleil de son travail permettra au patron de rouler en Mercedes et d'entretenir sa chasse en Sologne et à l'Etat de transférer ses préfectures et d'entretenir à coup de subventions ses P.D.G. chéris.

LE DROIT D'ÊTRE ARTISTES, NOUS AUSSI, MERDE !

Dans les vallées vosgiennes du textile, un jeu créatif est à la mode, c'est un concours ouvert chaque semaine et dont la gagnante est celle qui ramène à la maison le plus beau coupon de tissu. Quand on est tout juste payé au SMIG cela s'appelle de la légitime défense, dans les galeries du bas de la ville de New-York de l'art conceptuel.

A la SNCF, il y a des Picasso de la combine : des mecs qui oublient de poinçonner les billets des grands T.E.E. et autres trains de banlieue et qui les revendent au quart ou au huitième du tarif à des chevelus désargentés ; c'est tout bénéf pour les cheminots et drôlement avantageux pour le chevelu qui en a marre des parcours en stop.



Sur la porte de la préfecture

Aux PTT aussi, quand ils ne luttent pas plus radicalement, il y a des Renoir de l'esbrouffe : ceux qui envoient le *Figaro* aux abonnés de l'*Huma* et vice-versa par simple échange de bande (eh ! faites pas les cons avec *Libé*)

Dans les hypers et les supers (marchés), il y a des caissières qui font de l'art collectif avec leurs amis clients et là, c'est duraille ; cela procure des sensations autrement plus sauvages et violentes que les toiles de Goya. Vive le pop art mes sœurs, vive le pop art.

Et dans l'imprimerie, c'est bourré de génies aussi ; il y a ceux qui burinent tel ou tel cylindre pour faire apparaître de grandes trainées sanglantes sur les linges hygiéniques de la publicité de *Modes de Paris*.

Il y a les sacs de ciment soi-disant détruits par la pluie et que l'on vend demi-tarif au copain maçon.

Il y a les mauvaises

récoltes qui n'ont pas été aussi pourries que ça.

Il y a les coquilles des « mauvais » journalistes qui changent tout le sens d'un article dégué ulasse.

Il y a les appels de tel

de ce siècle est aussi chiant qu'une table de multiplication parce que l'invention et le génie créatif ne sont plus du côté de ces « écoles » ; les grands visionnaires, les splendides maudits, c'est fini.

L'invention et le génie créatif sont populaires quand l'entreprise roule et que la lutte n'est pas radicale ; l'invention c'est les mille et une façons d'exercer la malversation, les mille et un trucs pour voler le patron, les mille et une manières de se marrer à ses dépens.

On va pas nous demander d'exposer ça dans les galeries rive gauche ni dans les musées d'art moderne des capitales européennes, mais ce qu'on aimerait, dur comme fer, c'est que *Libé* devienne le



Sur les murs de Paris et de Besançon

ou tel contingent qui sortent pièce par pièce de quoi prendre un jour les armes.

Il y a...

Il y a 1000 trucs.

VRAI ART NOUVEAU

C'est ça le nouvel art du peuple ; ce peut-être ça l'invention populaire, l'art prolétarien en société capitaliste ; un art qui lutte, un art qui emmerde le fric privé et nationalisé, un art qui empêche un P.D.G. de tout poil de gagner plus ; aux S.A., S.A.R.L. et autres saloperies anonymes d'acquiescer encore mieux de la plus-value.

Du cubisme à l'art conceptuel, l'histoire de l'art

catalogue des plus beaux coups, le glossaire des combines en or et des détournements les plus spectaculaires soit au niveau du fric rapporté, soit au niveau du coup le plus somptueux ou le plus marant.

Ecrivez-nous anonymement, bien sûr, sans citer le nom de votre boîte, juste son « secteur d'activité ».

Tenez-nous régulièrement au courant.

Ecrivez à Jules VAN (Vrai Art Nouveau) c/o *Libération*.

P.S. : Espérons après ça que les petits prêtres de l'avant-garde made in ghetto culturel bourgeois auront honte de se monter.



L'ex-pointeuse de LIP